

JOURNAL  
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES

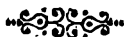
FUGITIVES DE LI-  
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ;  
ancienne & moderne ; de Découvertes des  
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la  
République des Lettres ; & de diverses au-  
tres Particularités intéressantes & curieuses,  
tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

Janvier 1748.

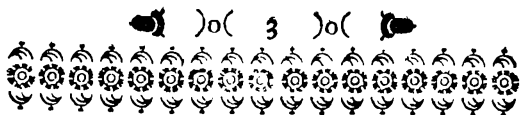


A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1748.

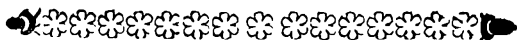




# JOURNAL HELVETIQUE,

*DEDIE' AU ROI.*

Janvier 1748.



## REFLEXIONS

*Sur la PRESENCE de DIEU.*

**L**A conoissance infinie de DIEU, sa Présence à toutes nos Actions, & à nos plus secrettes pensées, est un article important dans la Religion. C'est un principe fécond entre les mains des Prédicateurs & des Moralistes. C'est un excellent préservatif contre le vice, & un puissant aiguillon à la vertu. Si Dieu voit tout ce que nous faisons, si rien n'échape à sa vüe pénétrante,

A

s'il

s'il assiste à toutes nos Actions, avec quelle circonspection ne devons nous pas nous conduire? Ce motif doit avoir une grande efficacité. Si quelque chose est capable de nous retenir jusques sur le bord du précipice, c'est la pensée que Dieu nous voit.

Il n'y a point de Serviteur, qui voulut manquer à son devoir en présence de son Maître, & mépriser ses ordres à ses yeux. Où est l'Homme capable de comettre un crime capital, tandis que son Juge même le regarde & l'observe? Il ne nous arriveroit donc jamais de rien faire contre nôtre Maître & nôtre Juge souverain, si nous nous disions bien, qu'il a les yeux atachez sur nous, & qu'il observe jusqu'à nos mouvemens les plus secrets. Lors donc que l'on s'est bien imprimé dans l'esprit cette grande vérité, on évite avec soin tout ce qui pouroit blesser les yeux de notre Juge. Si cette pensée n'est pas un frein pour retenir la fougue de nos passions, qu'est-ce qui pourra en venir à bout? *Dieu me voit, Dieu me regarde*, ces trois mots peuvent nous tenir lieu d'un Cours de Morale entier. Il n'y a point de tentation, que cette Réflexion ne doive surmonter, point d'emportement qu'elle ne doive arrêter, point de chute dont elle ne doive nous garantir.

Si

Si Dieu est toujours attentif à ma conduite, combien n'y dois je pas être attentif moi-même!

Voilà ce que l'on nous dit fréquemment dans la Chaire & qui y est tout à fait à sa place. Mais ces sages Réflexions seroient-elles déplacées dans un Ouvrage périodique tel que celui-ci? Le Spectateur Anglois en a souvent mis en œuvre de semblables avec succès. Nous avons de lui plusieurs Discours de ce genre, qui n'ont pas été moins goûtez que les autres. Nous ne saurions rien faire de mieux, que de marcher sur ses traces. Cherchons à être utiles, plutôt que de chercher à amuser.

Les Moralistes, quand ils traitent cette matière, ne manquent pas de remarquer, que la présence des Homes produit déjà cet effet, de nous rendre circonspects, & qu'elle nous retient, lors que nous sommes sur le point de faire quelque mauvaise action. Un emporté est prêt à comettre quelque violence, il est sur le point de battre, & peut être même d'oter la vie à un Home qu'il hait souverainement. Un tiers ne fait que paroître; il n'en faut pas davantage pour arrêter le bras de ce furieux. Un autre sur le point de comettre un larcin, ou quelque injustice, s'aperçoit qu'il a un Témoin,

dès là il ne pense plus à exécuter l'action qu'il avoit prémédité. Qu'une personne d'autorité paroisse, chacun se tient dans l'ordre. On pèse tout ce que l'on dit. On mesure toutes ses actions. Les plus hardis dans le crime, savent alors se composer, & s'observer avec soin. Il n'en faut pas tant, pour nous arrêter. La présence d'un Homme comun, d'un Homme pour qui nous n'avons pas même beaucoup de considération, nous retient. Il ne faut quelque fois que la présence d'un Enfant pour nous empêcher, de rien faire de malhonête ; & la vue de Dieu, qui est présent à toutes nos actions, n'a aucune influence sur notre conduite. C'est là doner aux Hommes une préférence entière sur Dieu. C'est témoigner que l'on craint plus de leur déplaire, que d'ofenser son Créateur, que l'on craint plus leurs jugemens & leurs mépris, que l'indignation de Dieu & sa haine.

Les Prédicateurs tirent diverses conséquences de cette efficacité de la présence des Hommes. Ils s'en servent d'abord pour refuter le mauvais prétexte des Pécheurs qui s'excusent sur la violence de la tentation, sur la force du temperament : On les entend dire quelquefois pour se disculper qu'ils sont nés avec certains mauvais pen-  
chans

chans qui sont infurmontables. Vous avez au moins la force de vous retenir, leur dit-on, lorsque certaines perſones, ſont témoins de vos actions. Puis que la préſence d'un Home vous empêche de rien faire d'indécent devant lui, vous ne pouvez plus alléguer la fougue du tempérament. Vous devez reconoitre que l'on eſt Maître de ſoi, quand on le veut bien.

Une autre conféquence qui ſemble ſuivre de là, & qui eſt bien humiliante, bien propre à nous couvrir de confuſion, c'eſt que nous faiſons voir, que nous craignons moins Dieu que les Homes. Nous ſavons bien nous modérer devant des témoins ſemblables à nous. Mais quoi que nous paroiffions perſuadés que Dieu eſt préſent à toutes nos actions; cette préſence ſi respectable n'eſt pas capable de nous retenir. Un Home eſt ſur le point de comettre un larcin, ou peut être d'aſſaſſiner ſon Ennemi, la vue d'un témoin l'arrête tout court, & empêche abſolument l'exécution. On eſt perſuadé que Dieu voit tout, qu'il ne ſe paſſe rien qui puiſſe être caché à ſes regards pénétrants. Cependant cette vue, ces regards de la Divinité ne mettent point d'obſtacle au deſſein criminel de ce Méchant. La préſence d'un Home le détourne, &

romt la résolution qu'il avoit formée, & la présence de Dieu n'en peut pas venir à bout, & le laisse suivre son mauvais penchant. On cherche depuis longtems la raison de cette différence. C'est proprement ce que je me suis proposé d'examiner ici.

M'entretenant un jour sur cette matière avec un habile Home, qui a fort étudié le cœur humain, voici à peu près ce que je tirai de lui là dessus.

„ On demande, dit-il, pourquoi persuadés, come nous le sommes, que Dieu est présent à toutes nos actions, la présence de cet Etre suprême, n'est pas capable de nous retenir? On attribue quelquefois cela à incréduité, mais je ne crois pas, que pour expliquer la chose, il soit nécessaire d'en venir là. Ce seroit aller trop loin, que de suposer un principe secret d'Athéisme dans ces hardis Pécheurs. Je ne pense pas non plus, qu'il s'en trouve qui raisonnent come ceux dont parle David, qui disoient de son tems, *L'Eternel n'en verra rien, il n'en saura rien; le Très Haut n'y prendra pas garde, ou il ne s'en souviendra pas.* Les passions n'ont pas encore assez aveuglé les Homes, pour leur prêter des pensées si grossières. David avoit déjà réfuté ce raisonnement d'une manière

vidéo-



victricieuse : *Insensés ! celui qui a fait l'œil ne verroit il point , celui qui a taillé & façonné l'oreille n'entendrait il point ?* Il n'est pas possible, sous la lumière de l'Évangile, de doner dans une erreur si palpable.

Dira t'on encore, que les Pécheurs qui ne sont point retenus par la vue de Dieu, peuvent s'imaginer que les mauvaises actions qu'ils comettent sont indifférentes à Dieu, & qu'il ne s'en embarasse point. Ce sont là des pensées tout à fait Païennes qu'on ne peut guères suposer dans des Chrétiens. Les Dieux des anciens Idolatres étoient des aveugles, qui ne conoissoient point le fond du cœur. *Minucius Felix* remarque, qu'une des choses que les Païens trouvoient à redire dans la Religion Chrétienne, c'est que le Dieu qu'on y adore étoit trop curieux, voulant tout savoir, & entrer en conoissance de tout. *Nolunt Deum tam curiosum, & in actus humanos nimium inquirentem.* Mais il n'y a guère de Chrétien qui ne soit convaincu dans sa conscience, qu'un jour Dieu punira le crime.

D'où vient donc que tandis que la présence des Homes nous retient sur le point de comettre une mauvaise action, la présence de la Divinité ne peut pas produire le même effet ? Les Prédicateurs en cherchent

ordinairement la raison dans notre peu de Foi, & cela bien entendu, peut être vrai. Mais ce n'est pas proprement que nous sommes des Incrédules. Je viens de faire voir, que ce seroit trop charger le portrait des Pecheurs que d'aller jusques là, il faut donc dire, que si nous manquons de Foi, c'est à un autre / egard. L'Épître aux Hébreux nous apprend, qu'un des principaux efets de cette vertu, c'est de rendre bien présens à notre esprit les objets invisibles. *Elle est une demonstration des choses qu'on ne voit point* \*. Voila la Foi qui nous manque. La véritable raison pour répondre à la Question proposée, c'est donc de dire, que nous sommes des *Homes Animaux*, qui ne nous conduisons que par les sens. La présence des Homes est visible, elle frappe les sens ; & la présence de Dieu est invisible, on ne l'aperçoit pas. Tout ce que nous ne voyons pas nous paroît presque imaginaire. L'Air si nécessaire à la respiration, & qui produit des efets si surprenans, est regardé de la plupart des gens, presque come un rien, come une chimère. Ils jugent à peu près de même des Êtres spirituels qui ne tombent pas sous les sens.

Non seulement la présence des Homes est  
visi-

\* Hébr. XI. I.

visible, elle frappe nos yeux ; elle agit encore sur le Corps d'une autre manière. Elle fait impression sur la Machine, elle met le sang & les esprits en mouvement. S'ils nous surprennent à comettre une action honteuse nous sommes couverts de confusion, la rougeur nous monte au visage. Pour se retenir dans ces occasions, il n'est pas seulement besoin de raisonner. Mais pour penser que Dieu est présent, il faut quelque attention de l'Esprit, & on fait que les Passions violentes ofusquent notre raison, Dès qu'elles nous agitent, nous sommes hors d'état d'apercevoir les objets spirituels, & le premier qui disparoit, c'est toujours notre Maître & notre Juge. Alors on perd Dieu de vue. C'est là un Voile, un Nuage qui le dérobe à nos yeux.

Autrefois notre premier Père essaia de se cacher à Dieu. Ce n'est guères que dans l'enfance du Monde, qu'un dessein aussi peu raisonnable a pu entrer dans l'esprit. On ne se fait plus aujourd'hui une illusion si grossière ; mais on se cache Dieu à soi même. On écarte la pensée d'une Divinité, on l'éloigne de son esprit, de peur qu'elle ne nous importune, & ne nous trouble dans la jouissance des plaisirs défendus. Dans le feu de la passion, on se distrait on s'étourdit. On n'est frappé que des objets qui nous  
st.

flatent. Tout le reste dispaeroit, & s'éface de la mémoire. L'Écriture dit, que les Pécheurs *oublient Dieu*; & cet oubli volontaire & affecté est la cause de leurs défordres.

On peut donc déjà doner cette raison de la différente impression que fait sur nous la présence d'un Home, & celle de Dieu, lorsque nous nous trouvons exposés à quelque tentation, que l'une tombe sous les sens, & que l'autre ne s'aperçoit que par la réflexion. Les objets spirituels ne sauroient faire sur nous la même impression que les objets sensibles. C'est ce dont on a une preuve bien marquée dans la Prière. Qu'un sujet soit en la présence de son Roi, & qu'il soit obligé de lui rendre raison de ses Actions, on ne doit pas craindre qu'il ait aucune distraction en lui parlant. Il pense que sa fortune & peut être sa vie, sont entre les mains de son Souverain. Mais mille distractions traverseront les entretiens de cet Home avec Dieu. Ce n'est pas qu'il n'ait une plus grande idée de la puissance de Dieu que de celle d'une Roi mortel, mais c'est qu'en Dieu la puissance se trouve dans un objet abstrait, au lieu que chez le Roi, elle est dans un objet frappant & sensible.

Voilà

Voilà ce que l'on dit ordinairement sur cette matière ; mais peut être n'a t'elle pas été encore assez creusée. Pour entrer donc un peu plus avant , poursuit-il , dans l'Examen de cette Question, pourquoinous craignons plus les Hommes que Dieu lui même, je croi qu'il faut y apporter une petite distinction. On pose come certain que la présence de nos semblables nous empêche absolument de pécher dans de certains cas. J'avoue que cela arrive quelquefois. S'il se présente, par exemple, une occasion unique de faire un larcin, ou de comettre quelque autre crime, on peut dire avec fondement, qu'alors un témoin qui survient, nous empêche de nous rendre coupables de cette mauvaise action ; ce que la présence seule de la Divinité n'auroit pas pû faire. Mais ces cas uniques, ces occasions de pécher qui ne reviennent plus, sont assez rares. Il y a plusieurs péchés que l'on peut avoir plus d'une occasion de comettre. Un Home a un mauvais comerce avec une Femme. A' parler proprement, un Témoin n'empêche pas ce débauché. Il ne faut pas dire qu'il l'arrête, il ne fait que suspendre l'affouissement de ses desirs criminels. Celui qui se trouve dans cette circonstance gênante renvoie à se satisfaire à un tems plus comode ; il atend d'être délivré de cet importun.

Mais

Mais, dit-on, pourquoi la Présence de Dieu n'a-t-elle pas au moins la même efficacité ? Pourquoi ne nous engage-t-elle pas de même à suspendre l'exécution d'un mauvais dessein ? Il est bien aisé d'en donner la raison. C'est que Dieu est toujours présent à nos actions, & les Hommes ne le sont que par intervalle. Je me constrains pour un de mes semblables que j'ai devant moi, parce que si sa présence me gêne si elle m'empêche de comettre une mauvaise action à la quelle je me sens porté, je sai que bientôt je serai délivré de ce Témoin incommode, & que je trouverai une occasion, où n'étant plus observé je pourrai faire ce qu'il me plaira. Je suspens donc ma passion & je renvoie à un autre tems à la satisfaire.

C'est au moins quelque chose que ce renvoi, dira-t-on encore, au lieu que la vue de Dieu ne nous retient ni dans un tems, ni dans un autre. Mais la raison de cette différence saute aux yeux, quoique jusques à présent on n'ait pas voulu y prendre garde. Avec les Hommes, come je viens de dire, j'espère d'être bientôt délivré de leurs regards; mais avec la Divinité, ce Témoin qui ne nous perd jamais de vue, je ne gagnerois rien à renvoyer. De main come aujourd'hui, il éclairera également ma conduite, avec Dieu

Dieu nous ne pouvons donc jamais prendre nôtre tems pour nous dérober à ses regards.

Si nous étions toujours sous les yeux des Homes , il y a beaucoup d'apparence que nous les respecterions moins. Il est certain par l'expérience, que l'on ne se contraint pas autant devant les personnes que l'on voit tous les jours, qu'avec ceux que l'on voit rarement. La présence de Dieu étant continue, si on la respectoit come on devoit, il faudroit renoncer absolument au vice, & c'est à quoi la corruption humaine ne peut se résoudre. Elle n'est qu'importunée de tems à autre par les Homes, mais elle est mise aux fers pour toujours, si nous prenons le parti de la déference que nous devons à la présence de l'Être suprême. Il est fort vraisemblable que c'est là une des principales raisons qui nous fait franchir cette barrière".

Ici j'interrompis mon subtil Moraliste, que j'avois si longtems écouté sans rien dire. Apres lui avoir fait un petit compliment sur sa pénétration, sur sa dextérité à démêler les motifs secrets de nos actions, qui semblent avoir échapé à tant d'Auteurs qui ont traité cette matière, je lui demandai cependant  
s'il

s'il n'y avoit pas un peu trop de raffinement dans ses recherches? Je lui représentai qu'on doit se défier de ces Réflexions telles que les *Maximes de la Rochefoucault*, qui sont quelquefois bien quintessenciées. Le commun des Homes ne s'y reconoit pas assez. Il y a donc lieu de craindre, que ces portraits ne soient pas tout à fait d'après nature.

Il me répondit là dessus, que ceux qui ont un peu étudié l'Home, sont convaincus qu'il se passe bien des mouvemens secrets dans notre cœur, dont nous ne nous apercevons pas nous même, qu'à la vérité il ne donoit pas cette dernière cause pour la principale, qu'il avouoit que la plus réelle & en même tems la plus simple, est la raison que l'on donne ordinairement du peu d'impression que fait sur nous la présence de Dieu, c'est que l'on est plus frappé de ce qui touche les sens que des objets de pure réflexion.

Il ajouta une autre raison qui aide beaucoup à diminuer la surprise où l'on doit être de ce que la présence des Homes, fait plus d'impression sur notre esprit, que celle de Dieu, & une raison des plus palpables, c'est que si nous comettions des crimes devant eux, nous en serions bientôt punis. Nous aurions à craindre la rigueur des Loix. Tout autre Home qui peut faire conoitre cette mauvaise action, devient fort redoutable  
pour



pour nous. La présence seule d'un Enfant est capable de nous arrêter, parce que quelquefois, il n'en faut pas davantage pour manifester nos désordres. Quand nous cometons quelque mauvaise action, nous craignons donc la présence de nos Supérieurs, parce qu'il y a des peines atachées au crime, & des peines qui suivent incessamment. Nous avons donc de grandes raisons d'éviter les yeux de nos Juges, ou de ceux qui peuvent nous dénoncer. Le moins qu'il nous arrive, c'est de tomber dans le mépris. Outre les peines qu'infligent les Magistrats, quand on a comis quelqu'un de ces crimes qui troublent la Société, & qu'ils parviennent à leur conoissance, il y a certains pechez, qui nous atirent au moins de la honte. Ils doront atteinte à nôtre réputation, & ils sont suivis d'une espèce de flé-riffure. Nous n'oserions plus paroître s'ils étoient conus du Public. C'est donc pour ôter cette confusion, & pour conserver nôtre honneur, que nous nous cachons avec soin; nous craignons de pécher devant les Homes, de peur de perdre leur estime.

Mais Dieu ne nous punit pas d'une manière si prompte. La punition est ordinairement renvoïée apres la mort, & nous comptons que c'est beaucoup pour nous que

de pouvoir gagner du tems. Nous nous flatons que nous aurons toujours la ressource du repentir. On espère de pouvoir plus facilement fléchir Dieu que les Homes, & en attendant, quoi que criminels aux yeux de Dieu, nous jouissons toujours de l'estime du public, tant qu'il ignore nos défordres.

Conclusion, nous appréhendons de pécher devant nos Supérieurs, ou devant des Témoinns qui pourroient le rapporter, parce que nous craignons le chatiment. Nous nous cachons aussi de nos Egaux, lors qu'il s'agit de quelques actions simplement honteuses, & que les Homes punissent par le mépris.





# AUX EDITEURS

*Sur leur Journal.*

Mon Livre bien ou mal, dit pourtant quelque chose.

**V**ous voulés bien, *Messieurs*, qu'au commencement de cette Année, je vous félicite de la continuation de vôtre Journal, & que je fasse des Vœux très sincères pour son succès. S'il n'est pas aussi grand qu'il seroit à desirer, du moins, se soutient-il. Il faut bien qu'il soit goûté à un certain point, puis qu'il n'a pas discontinué depuis 15. Ans. Cependant la nouveauté est une fleur qui perd beaucoup en vieillissant. Il y a des Gens qui n'estiment que ce qui est nouveau : A leur égard, c'est assés d'avoir plû pour cesser de plaire. D'autres du haut de leur orgueil, trouvent bien petit tout ce qu'ils voient : La Vanité se sert d'un Microscope, qui diminue terriblement les Objets, quand elle les compare avec elle même. Combien d'Auteurs, qui n'approuvent que ce qu'ils font, & qui ne regardent les Ouvrages d'autrui qu'avec un œil de dédain ?

*Damon, en Oracle suprême*

*Critique & blâme tous Ecrits :*

*Mais pour les condamner avec moins de mépris,  
Il n'a qu'à supposer qu'il les a fait lui même.*

Il n'y a pas jusqu'au titre de vôtre Journal qui ne déplaise à certains Lecteurs. *Journal Helvétique* ? Peut-il fortir quelque chose de bon de la Suisse ? Le Père *Bouhours* n'a-t'il pas mis en Problème, *Si un Suisse peut-être Home d'Esprit* ? & Mr. *De Voltaire* ne traite t'il pas les Suisses de Barbares, dans ces Vers,

*Barbares, dont la Guerre est l'unique Métier,  
Et qui vendent leur Sang à qui veut le paier ?*

Cependant, ces Barbares ont leurs *Bernoullis*, leurs *Werensfels*, leurs *Ostervalds*, leurs *De Crouzas* Combien d'autres Ecrivains illustres ne pourrais-je pas nommer ! Leurs Ouvrages prouvent que la Guerre n'est pas l'unique Métier des Suisses, & qu'ils cultivent avec succes toutes les Sciences. A l'égard du Commerce qu'ils font de leurs Troupes, il n'est pas tel qu'on se l'imagine, & qu'on le publie faussement. Le Savant Mr. de *Bochat* les a bien justifié sur cet Article. D'ailleurs, ils se procurent par là, de bons Officiers & de bons Soldats, pour la défense de la Patrie. Spectateurs & Témoin des Guerres funestes qui désolent l'*Europe*, & qui rui-  
nent

nent tant de Peuples, il apprennent, dans le sein de la Paix, à bien manier les Armes, s'ils y étoient apellés.

Ceci, *Messieurs*, me rapelle l'Article historique de vôtre Journal. On ne peut ditconvenir que vos Nouvelles ne soient écrites avec précision & impartialité; & que le Tableau que vous donés des différentes Scènes qui se passent parmi les Nations ne soit très fidèle. On croit même s'apercevoir que vous avés gagné quelque chose de ce côté là; & ceci n'est point surprenant. Le Gout se perfectionne en écrivant. J'ai fait la même remarque à l'égard de quelques Persones qui vous donent de leurs Pièces: Je les trouve écrites avec plus d'ordre, de graces & de justesse. J'en suis bien aise, pour l'honneur de la *Suisse*; car vôtre Journal est come les Archives Littéraires de la Nation; aussi les meilleurs Esprits & les plus beaux Génies, l'ont-ils orné de leurs Productions. Il seroit facile de le prouver, si l'on oloit les nommer. Si toutes les Pièces ne sont pas d'une égale bonté, c'est que tous les Lecteurs, non plus que tous les Ecrivains, ne sont pas d'une égale force. Il y en a pour lesquels il faut voler terre à terre. Si l'on prenoit un vol trop élevé, ils nous perdroient de vüe. D'ailleurs, dans un Parterre, il faut différentes Fleurs, pour plaire à différents goûts.

Pour démontrer que vôtre Journal n'est pas indigne de l'aprobation des honêtes Gens, & des Lecteurs les plus judicieux & les plus délicats, il me prend envie de passer en revue une partie des Pièces qui le composent. Peut-être laisserai-je échaper quelques unes des principales. Je ne me vante pas, *Messieurs*, de conoitre toutes vos Richesses. Nous sommes dans le tems des Etrênes; il est bon d'en étaler, du moins quelques unes. Je ne suivrai ici aucun ordre; j'o parlerai des Pièces à mesure qu'elles se présenteront à mes yeux. Ce qui s'offre d'abord, c'est une foule d'Ouvrages, d'un Theologien de Genève, très sage & très éclairé. Tantôt ils roulent sur des Explications neuves de plusieurs Passages de l'Écriture Ste. Ceux même qui refusent de les recevoir ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'elles sont vraisemblables & ingénieuses: Tantôt ces Ouvrages ont pour objet l'Àgriculture & l'Histoire Naturelle. Ce qui n'est pas neuf, il a l'art de l'embélir par des Ornemens tirés du sujet, ou par mille Anecdotes curieuses. Les Matières les plus sèches deviennent agréables entre ses mains. Jamais Personne ne suivit mieux que lui ce Précepte de *Quintilien*, *Tâchés de plaire pour être utile. Le Plaisir aide à la persuasion; l'Auditeur est tout disposé à croire vrai, ce qui lui paroît aimable.* Come ceci n'est point un

Eloz

Eloge, je ne parlerai pas des Paraphrases qu'il a don   de plusieurs Psaumes : En étendant & en expliquant les Pensées du Proph  te, on ne leur fait rien perdre de leur noblesse & de leur énergie. Vous vo  es, Messieurs, que le nombre de ces Pièces n'en diminué ni le prix ni le mérite.

He ! que n'aurois je point à dire des Savantes Dissertations de Mrs. de Watteville, de Bochat, Ruchat, & Meuron\*. Qui a mieux éclairci que ces Mrs. les ténèbres de l'Antiquité ? Qui a mieux remonté à l'origine des choses ? Dans une Dispute si polie & si pleine d'Erudition, où les Juges assés éclairés pour décider sont si rares, le Lecteur en suspens sur le droit, ne l'est pas sur son approbation.

Ce qui me frappe à présent, c'est un Morceau sur la Providence\*\* ? Ce n'est qu'un Essai, mais un Essai de main de Maître. Quel dommage que vous n'en ai  s pas plusieurs de cette force ! Et qu'il est facheux pour le Public que la modestie de l'Auteur lui refuse ce qu'il auroit droit d'attendre de son Esprit & de ses lumières ! Tâchés, Messieurs, de vous procurer la suite de cet Essai, qui rou-

B 4

le

\* Vo  es sur l'Origine des Ducs de Zeringuen & sur le Comté de Bargaen, Journal de Sept. 1746. Nov. & Dec. de la même Année & le Journ. de Juin 1747. Pag. 547.

\*\* Vo  es Journal Helvetiq. Avril 1747.

le sur une matière bien importante & bien délicate, c'est sur le *Juste* & sur l'*Injuste*, ce sujet y est traité avec beaucoup de méthode & de netteté : Si vous joignés à cela le *Discours sur l'Existence de Dieu*, \* qui est d'une autre main, vous aurés ce qui s'est dit de meilleur & de plus essentiel, sur la Religion naturelle.

Ce Discours me rapelle un Morceau qu'il a occasioné, où l'on examine, si c'est la Crainte qui a produit les Dieux On dit sur cela bien des choses sensées. Il me paroît seulement qu'on a omis deux exemples remarquables sur les effets de la Crainte; Les voici. Les Romains envoièrent chercher à *Epidaure* le Dieu *Esculape*, pour les guérir d'une cruelle Peste, qui les affligeoit, & à *Pessinunte* la Déesse *Cybele*, ensuite de quelques Pluies de pierres tombées en *Italie*. Après la perte de la Bataille de *Cannes*, ils firent enterrer tout vif un *Gaulois* & un *Grec*, pour apaiser les Dieux irrités. Mais il y a dans l'Histoire de Mr. de *Thou* un exemple bien plus étonnant, sur les effets de la Crainte. Cet habile Historien rapporte que deux jeunes Homes de la Religion, aiant été condamnés au feu, par le Parlement de *Bordeaux*, à peine eurent ils touché ses flammes, que tous les Spectateurs furent saisis d'une si grande terreur qu'ils se sauvèrent comme

\* Voies Journ. Helv. Sept. 1747. pag. 197.



me si une Main invisible & vengeresse les eut poursuivis. Les Boureaux eux mêmes ne furent pas exemts de cette crainte, & abandonèrent le Bucher.

On trouve aussi dans votre Journal deux Lettres, sur l'Intolérance & sur les Persecutions, qui sont très touchantes & très patétiques; l'une est adressée à Mr. le Duc de Richelieu\*, & l'autre à Mr. de Bernage\*\*, qui étoit alors Intendant de la Generalité du Languedoc. On y fait voir les grands avantages de la Tolerance, & combien la Persecution est opposée à la Raison, à la Religion, aux progrès du Commerce, des Beaux Arts & des Sciences. On y démontre que les plus grands Politiques l'ont condamnée, come une chose tout à fait contraire à la nature d'un bon Gouvernement, & au bonheur des Peuples. Vous me permettes de citer à ce sujet des Vers de Mr. de Voltaire, qui me paroissent d'une grande force,

*Et périsse à jamais l'afreuse Politique,  
Qui prétend sur les Cœurs un pouvoir despotique,  
Qui veut le fer en main convertir les Mortels;  
Qui du Sang hérétique arrose les Autels;  
Et suivant un faux Zèle ou l'Interêt pour guides  
Ne sert un Dieu de Paix que par des homicides.*  
Mr.

\* Voiés Mars 1746.

\*\* La Lettre à Mr. de Bernage est dans le Journ. Helv. Mars 1743.

Mr. de *Voltaire* n'est pas le seul qui ait fait voir que la Poësie est capable de traiter les Matières les plus graves & les plus importantes. On trouve dans vôtre Journal une Ode sur la Religion ; une autre sur la Liberté, sur le Gouvernement, sur l'Atheïsme, sur l'Idolatrie, sur l'Amour de la Patrie ; une Epitre sur la Tolerance, une autre sur la Conscience, & ce qui est plus difficile une Epitre assés longue sur les trois principales Hypothèses de l'Union de l'Ame & du Corps\*. Cette Epitre est adressée à Melle. *Roques*, Fille de Mr. *Roques*, ce sage, savant & célèbre Théologien de Bâle, qui a eu, avec feu Mr. le Professeur *Bourguet*, une Dispute philosophique, pleine de politesse, sur l'harmonie préétablie. Mr. *Roques* ne croïoit point cette Hypothèse satisfaisante, & propre à expliquer clairement la nature de l'Union, de l'Ame & du Corps ; il la croïoit, d'ailleurs, sujette à des conséquences dangereuses pour la Morale & la liberté de l'Home ; il proposa modestement ; mais avec force, ses difficultés dans vôtre Journal. Mr. *Bourguet* y répondit, & prodigua l'Erudition. Quoiqu'il eut pour les sentimens de l'Illustre *Leibnitz*, dont il soutenoit la cause, une espèce de passion, il conserva cependant, pour son Adversaire, ce qui est assés rare dans la dispute, les égards & les ménagemens qui sont dûs à son savoir

\* Juin 1379.

& à ses talens. Mr. de *Watel*, Homme d'esprit & de mérite, renouvela, quelque tems après la même querelle, en le rangeant sous les Drapeaux de *Leibnitz*; mais il changea le lieu de la Scene, & la transporta dans un Livre qu'il fit exprès sur ce sujet. Il y attaque Mr. *Roques*, qu'il nomme son Maître en Philosophie, semblable à un Enfant vigoureux qui veut battre sa propre Nourrice. Il ne se borne pas là; il attaque encore l'Illustre Mr. de *Crouzas*; il n'y a pas apparence qu'il ait reçu des Leçons de ce Professeur, car il le ménage beaucoup moins. Ces deux Mrs. jugèrent à propos de garder le silence, & abandonnèrent le soin de leur défense à un de leurs Amis, qui s'en aquita le mieux qu'il pût. On peut voir l'Apologie de ces deux Savans Philosophes dans les Journaux Helvétiques Janvier & Mars 1747.

Quoique ces Matières aient quelque chose de sombre & d'abstrait, on a tâché de les dépouiller de leur sécheresse, & de les exposer du moins avec clarté; mais ce n'est pas sans peine qu'on a pénétré dans un Pais plein d'écueils, & de precipices, & où l'on ne peut guères s'égarer sans péril: Heureusement l'Avocat avoit pour Guide, ceux même dont il prenoit la défense, & il ne pouvoit pas en choisir de meilleurs.

Parmi les Pièces de Poësie que je viens  
d'in,

d'indiquer, j'ai oublié une Epître sur les Ages de l'Home, adressée a Mr. le Professeur *Calandrin* \*. Cette Epître, & quelques autres Ouvrages du même Auteur, n'ont pas été jugés indignes d'être réimprimés dans le Mercure de France, quoique Paris & les Provinces ne manquent pas de bons Poètes, qui briguent une place dans ce Journal. Quelques autres Journalistes lui ont fait le même honneur. Cette espèce de suffrage est d'autant plus flatteur qu'il n'a point été médié, & que l'Auteur de ces Pièces a beaucoup moins pour objet la gloire que son amusement & son instruction. Cependant, il faut l'avouer, cet amour de la gloire entre imperceptiblement dans le Cœur humain; il le soutient dans la carrière même de la Vertu, & tire des forces de ses foiblesses. *Quand on vient à négliger la Gloire, dit Pline, on vient aussi à mépriser les belles Actions & les Etudes dont elle est la recompense : La Vertu n'iroit pas loin,* dit Mr. de la Rochefoucault, *Si la Vanité ne lui tenoit compagnie.*

Des Pièces en Vers, que je vous invite à relire, & qui ont fait, *Messieurs*, beaucoup d'honneur à vôtre Journal: Ce sont celles de Mr. *Seigneux de Correvon*. Tantôt il déploie toutes les richesses de la plus noble Poësie,  
&

\* Journ. Helv. Décemb. 1736. Cette Epître a été réimprimée dans le Mercure de Paris, May 1746. page 82.

& tantôt toutes les graces d'un riant badinage. Plusieurs de les Amis de Lausanne ont imité son exemple, & ont orné vôtre Journal de Pièces sérieuses ou badines, que les Ecrivains les plus renommés de *Paris* n'auroient pas défavoüées.

Ne quittons pas sitôt la Poësie & parlons un peu de cette prose pleine d'images & de figures, à qui il ne manque que la rime & la mesure pour être des Vers. Vous nous avés doné divers Morceaux de ce goût, Nous avons vû, il y a quelques Années, une Ode en prose sur les fureurs de la Guerre, une autre sur les douceurs de la Paix: On étoit surpris qu'une Imagination si riche & si féconde, se trouva jointe à tant de solidité & de justesse. L'étonnement a cessé, quand on a sù que le même Auteur qui a si bien défendu les Causes occasionelles contre le célèbre *Mr. Bourguet*, avoit pris en main la Lyre, pour chanter les honneurs des Armes, & les fruits fortunés de la Paix. On voit aussi dans vôtre Journal deux Poëmes en prose, qui ont bien du feu & des graces: L'un sur la perte d'un Serin, & l'autre sur le Bonheur. Si ces deux Poëmes sont d'un jeune Home, come on me l'affure, que ne peut on pas espérer de ses études & de ses talens!

La Poësie me conduit naturellement au célèbre Poëte *Rousseau*, dont vous avez imprimé

primé plusieurs Lettres, adressées à Mr. le Professeur de *Crouzas* \*. On ne sauroit douter qu'elles ne soient véritablement de lui, & qu'il ne les ait écrites dans le tems qu'il étoit à *Soleure* chés Mr. le Comte du *Luc*, son Protecteur. Mr. de *Crouzas* les a reconnues, j'en ai des témoignages authentiques, de sa propre main. Cet illustre Philosophe est, graces à Dieu, encore en vie, & je ne crains point qu'il me défavoue. La seule chose que l'Editeur de ces Lettres a jugé à propos de faire, & qu'une sorte de bienfaisance exigeoit, c'est qu'il a retranché prudemment ce que l'aigreur de la Dispute de *Roussseau* contre *Saurin*, l'avoit engagé à dire contre les Amis de son Adversaire. On auroit crû devenir complice de son ressentiment, si l'on n'avoit supprimé ce que le feu de la Colère avoit dicté, & qui intéresse l'honneur de plusieurs Savans très respectables. Cela devoit causer nécessairement quelques lacunes. Malheureusement, les Imprimeurs n'y ont pas fait attention, & ont imprimé tout desuite ce qui ne devoit pas l'être. Il s'est glissé quelques autres fautes d'impression; ce qui n'empêche pas que ces Lettres ne soient bien supérieures à celles qu'on trouve dans la magnifique Edition des Oeuvres de

\* Ces Lettres sont dispersées en divers Journaux, elles comencent au Journ. Helvctiq. Déc. 1742. Pag. 75.

de ce Poëte, faite à *Bruxelles*, l'an 1743. Ce qui fait que ces Lettres sont plus raisonées, c'est que Mr. *Rousseau* les a sans doute plus travaillées les adressant à un célèbre Philosophe. La seule qui me paroît un peu suspecte, c'est celle sur les *Frans-Maçons*, qu'on trouve dans le *Journal Helvétique* Octobre 1744. L'Auteur a peut-être jugé à propos de se cacher sous le couvert d'autrui, & l'on en devine aisément les raisons. Quoi qu'il en soit, ces Lettres méritoient bien de voir le jour, & je suis très fâché d'apprendre qu'il s'en soit égaré deux ou trois.

Une autre perte que je regrette, c'est celle du quatrième Dialogue sur les Miracles & sur la Magie. Je l'avois parcouru, avant qu'on vous l'envoïât, & je trouvai qu'il n'étoit pas moins digne de l'Impression que les trois premiers\*. J'en ai conservé une idée, & je vai vous la donner. On parloit d'abord des Grands Hommes qui ont été acusés de Magie, soit par l'envie & la haine de leurs Ennemis, come le célèbre *Arnaud*, qu'on dit s'être trouvé au Sabat; soit à cause de leurs découvertes, come l'Evêque *Virgile*, qui avoit découvert les Antipodes; soit pour la rareté de leurs talens, & leur merveilleuse industrie; c'est ainsi que *Brioché* fameux joueur  
de

\* I. Entretien sur la Magie Nov. 1742. Le II. est dans le Journ. de Déc. 1745. III. Entretien Janv. 1746.

de Marionettes fut poursuivi come Magicien: Il s'en falut peu qu'il ne fut la victime de l'ignorance des Spectateurs. On ne pouvoit croire que ces petites figures pussent, sans sortilège, operer tout ce qu'on leur voïoit faire. Cependant, l'Histoire nous fournissoit des choses aussi étonnantes. L'Histoire Romaine d'*Echard* nous parle d'un Jardin artificiel qu'avoit fait faire l'Empereur *Theophile*, où l'on voïoit des Arbres dont les feuilles étoient d'or ou d'argent, des fleurs & des traits du même métal, mais teint de la couleur de ce qu'on vouloit représenter, & des Oiseaux de toute espèce ressemblans au naturel, & faits avec tant d'artifice, qu'ils voltigeoient de branche en branche & chantoient des airs très harmonieux. L'Art imite la Nature, & copie quelques unes des ses operations. On peut faire des Eclairs, en mettant le feu a de l'Eau de vie, dans laquelle on a dissous du *Canfre*; mais il faut être dans un Cabinet bien fermé, & y apporter une Bougie allumee; les exhalaisons prennent feu, & frappent les yeux d'une lueur très sensible. On fait trembler la Terre, & l'on en fait sortir des flammes, en mettant dans son intérieur, une certaine quantité de pâte faite avec du soufre, de la limaille de fer, & de l'eau. Cette Matière, en fermentant, s'enflame & soulève la Terre. C'est aussi sans doute, que

Mr.



Mr. le Marquis de *Maffei*, étant a *Fordino*, vit se former à ses pieds un tremblement de terre & s'élever des flammes, qui heurtant la Nuë supérieure avec violence, causoient le bruit du tonnerre. Après avoir montré que l'on peut faire très naturellement des choses qui d'abord ne paroissent point naturelles, on prouvoit que le Démon, étant un Etre spirituel, ne sauroit agir sur la Matière, & beaucoup moins sur l'Homme, à moins que Dieu ne lui en donne le pouvoir; ce qu'on ne sauroit présumer de sa Sagesse & de sa bonté. Les Miracles étant le sceau de la Divinité, & une sorte de Lettre de créance, voudroit-il la confier à son Ennemi, & lui permettre de troubler l'ordre établi. Ne seroit-ce pas détruire la liberté de l'Homme, que de le livrer à un Etre Invisible, qui auroit le pouvoir de le diriger, & de le porter au mal. On terminoit ces Réflexions par ces deux beaux Vers de *Racine*.

*Soumis avec respect à sa volonté sainte,*  
*Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'au-*  
*tre crainte.*

Je rapporterai encore ici un Passage du Savant *Bacon*, qu'on peut nommer le Restaurateur de la bonne Philosophie, & qui a

déviné la plûpart de nos découvertes : C'étoit pour montrer combien l'Ignorance & la Superstition sont propres à arrêter le progrès des Sciences & des beaux Arts ; *La Philosophie naturelle*, dit-il, *a trouvé dans tous les tems deux Adversaires bien facheux & bien intraitables, la superstition & un zèle aveugle & immodéré de la Religion.* On en vit un exemple parmi les Gentils, ceux qui les premiers osèrent rendre des raisons naturelles des foudres & des tempêtes, furent condamnés come des Impies envers les Dieux. On en vit un autre exemple parmi les Chrétiens. On ne traita guères mieux ceux qui soutinrent que la Terre étoit ronde, & qu'il y avoit des Antipodes. Après la Parole de Dieu, la Philosophie naturelle est le plus sûr remède contre la superstition & le meilleur aliment de la Foi. La Philosophie naturelle est si fort d'accord avec la Religion, que les Impies pourroient presque la soupçonner de collusion. La superstition au contraire, en s'étayant de la Religion, lui nuit plus encore que l'incrédulité même. Ce qui prouve combien la superstition a de force & d'influence sur les Hommes, c'est qu'elle eut le pouvoir de faire bannir la Philosophie de *Descartes*, qui fut bientôt après ramenée triomphante par la Raison. Il me semble que je vois *Cicéron* banni par *Claudius* & les Satellites,

&

& rapellé par les plus Sages des Romains.

On s'est un peu étendu sur le funeste empire de la superstition, parce qu'elle est l'une des principales Sources de la *Démonologie*, & par conséquent de la Magie. On croïoit que les Magiciens avoient le pouvoir d'évoquer les Ames des Morts & que toute la Nature obéissoit à leurs ordres. Le Poète *Rousseau* a exprimé, avec beaucoup de feu & d'énergie, la Puissance des Enchanteurs, dans sa belle Cantate de *Circé*.

*Sa voix redoutable  
 Trouble les Enfers ;  
 Un bruit formidable  
 Gronde dans les Aïrs ;  
 Un Voile éfroïable  
 Couvre l'Univers ;  
 La Terre tremblante  
 Frémit de terreur ;  
 L'Onde turbulante  
 Mugit de fureur ;  
 La Lune sanglante  
 Recule d'horreur.*

A mesure que la Raison a fait des progrès, la Superstition a perdu de son crédit : De là vient qu'on ne parle presque plus de Magie, & que, dans aucuns Tribunaux, on ne reçoit d'acufations pour cause de sortilège. Il

paroît que depuis qu'on ne craint plus le Démon, il a perdu tout son pouvoir parmi les Homes.

Je vous sai, *Messieurs*, très bon gré de nous avoir donné l'Eloge de la Raison dans votre *Journal d'Octobre 1747*: On ne sauroit trop l'estimer, puisque, come l'Auteur le prouve, elle est le fondement de la Religion, des Loix, des Sociétés bien réglées, & du bonheur de l'Home.

*O Raison, j'admire tes charmes!  
 Les Vices te rendent les Armes:  
 Tout cède à tes attraits vainqueurs:  
 Tu triomphes de l'Erreur même:  
 Pour conduire au bonheur suprême  
 Tu te rens maitresse des Cœurs!*

Vous n'avez pas négligé la Morale dans votre Journal, j'y ai lû avec plaisir divers Morceaux sur le Luxe & sur l'amour de la Patrie. A l'égard de ce dernier article, j'ai été surpris qu'on ait oublié un exemple qui prouve que l'Amour de la Patrie doit être borné par la justice: Le voici; *Themistocles* propoça aux *Athéniens* par la voie d'*Aristide*, un des plus sages de leurs Concitoïens, de le rendre Maitres de la Grèce, en mettant le feu à la Flote des Alliés, qui étoit dans le Port d'*Athènes*.

Les

Les Athéniens rejettèrent ce Conseil, parce, dirent-ils, qu'il n'y a rien de véritablement utile que ce qui est honête & légitime. *Caton*, si vanté, n'eut pas la même délicatesse, lui qui engagea les Romains à déclarer la Guerre aux Carthaginois, contre les Traités de paix, & malgré les Déclarations les plus solennelles. Je ne sai si le moïen qu'emploïa *Judith* pour délivrer sa Patrie n'est pas d'un dangereux exemple : Est il permis d'aller au bien par la route du mal ? Je sai bien que le faux zèle, loin de servir la Patrie ne fait qu'avancer sa ruine. Ceux qu'on nommoit les Zélés, firent plus de mal aux juifs, lors du Siège de *Jérusalem*, que *Tite* & *Vespasien*. On ne manifeste jamais son amour pour la Patrie, qu'en y faisant régner l'ordre, la paix & l'abondance.

A l'égard du Luxe, les Règlements qui lui servent de barrière, doivent varier selon les Pais & les Gouvernemens. Un grand & riche Roïaume, où fleurissent le Commerce & les Manufactures, peut permettre ce qu'une République pauvre & petite doit prohiber. A cet égard même, il faut peu de Loix, mais être soigneux de les faire bien observer : La multitude des Loix les afoiblit : *Les Maximes outrées*, dit Mr. de Sacy, *autorisent le relachement par le nombre de ceux qui les méprisent : Les maximes moderées, au contraire*

le bannissent par le nombre de ~~partes~~ qui les avouvent. On néglige sans remords les unes, on n'ose pas sans honte s'écarter des autres. Le mal est que dans ce Siècle, on préfère les Mirthes & les Oliviers, artistement taillés, aux Noiers & aux Oliviers, qui ne doivent leur beauté qu'à la Nature ;

*On change nos Prez en Jardins :  
En Parterres nos Champs fertiles ;  
Nos Arbres fruitiers en stériles ,  
Et nos Vergers en Boulingrins.*

Je voudrois une propreté modeste, qui sans rien ôter aux graces du Corps laisse apercevoir celle de l'Esprit. Défendés les Fleurs aux Dames, plutôt que de s'en passer, elles mettront sur leur Village les couleurs qu'elles retrancheront de leurs Habits. Veut on les obliger de porter le deuil des Ajustemens qu'on a jugé à propos de leur défendre ?

Un autre abus sur lequel on trouve des réflexions bien solides & bien judicieuses dans vôte Journal, c'est sur le Duël ; il me semble que tout se réduit à savoir, si l'on doit préférer les Maximes arbitraires, fausses & détestables d'un point d'honneur chimérique, aux Loix claires, positives & sacrées de la Religion. J'ai lû quelque part  
des

des Vers sur ce sujet, que je me rapelle,

PORTRAIT du faux Honeur.

*Fantôme à qui l'Erreur a dressé des Autels  
 Qu'adorent folement les aveugles Mortels.  
 Composé dangereux de grandeur, de bassesse,  
 Ridicule ambigu de force & de foiblesse;  
 Que pour nôtre malheur enfanta nôtre Orgueil.  
 Que suivent les remors, le trouble & le cercueil.  
 Une Epée à la main, ce Monstre sanguinaire  
 Malgré le Ciel vengeur ose attaquer son Frère:  
 Le Duel lui promet son secours furieux  
 Et d'un éclat trompeur il facine nos yeux.  
 Foulant de la Raison les Conseils juridiques,  
 Il les assujettit à ses Loix tyranniques.  
 Il fait de se venger un devoir capital.  
 Il nomme le mal bien, & nomme le bien mal.*

La Dissertation sur la Diversité des Religions & celle sur l'Idolatrie\*, ne sont pas des plus mauvaises de vôtre Journal. On y montre que les Païens n'étoient pas eux mêmes trop convaincus de l'existence de leurs Divinités; mais on a omis un beau Passage de Senéque; que voici: *Nous adorons, dit il, cette vile troupe de Dieux que la Superstition à formés; mais souvenons nous que leur Culte*

C 4

n'a

\* voiez Journ. Helv. Celle sur l'Idolatrie est dans le Journal de Nov. 1741. & la Dissertation sur la diversité des Relig. en Sept. 1738.

n'a de fondement qu'une Coutume, sans sujet réel de Religion ; car les Loix ni l'Usage n'ont point établi dans la Théologie de l'Etat, ce qui étoit agréable aux Dieux, ni ce qui fait la véritable Religion. Les Païens ne pouvoient lire leurs Annales sans y trouver la naissance & la mort de leurs principales Divinités : Et quelle plus grande folie, que de pleurer ceux qu'on adore, & d'adorer ceux qu'on pleure ! Quelle obligation n'avons nous pas à la Religion Chrétienne, qui a dissipé toutes ces Chimères !

*Héros fameux du Paganisme,  
Voiez l'aveugle Fanatisme,  
Tomber sous vos Autels brisés !  
Le barbare Dieu de la Guerre,  
Le coupable Dieu du Tonerre,  
Méritoient d'en être écrasés !*

Quand on examine cette multitude de Rites & de Cérémonies, qui ont come inondés la Terre, on est éfraié de leur nombre, de leur oposition, & plus encore de leur bassesse & de leur indignité. Dieu, sous l'ancienne œconomie, avoit besoin de se montrer comme à découvert. Il étoit difficile de le trouver dans le Paganisme, tant il étoit défiguré par un Culte superstitieux & ridicule ; mais sous l'Evangile, il se montre à l'Esprit avec



avec évidence, & se fait sentir au Cœur.

Je ne ferai que d'indiquer les Essais sur le Gout\*, sur la délicatesse des Pensées & du Stile; sur l'origine des Langues, & sur la Poësie. Je ne m'arrête qu'autant que je trouve en mon chemin des choses qui méritent l'attention de mes Lecteurs. Par exemple, je dirai un mot sur le Dialogue qui roule sur cette Question: *Est il plus agréable d'aimer, que d'être aimé?* On y voit presque tout ce qu'on peut dire de plus fort, pour ou contre les Plaisirs; cependant, je trouverois encore à glaner après l'Auteur: Nous ne sommes liés aux Homes que par les affaires ou par les plaisirs: La Parole qui sert à leur communiquer nos idées ou nos sentimens, cause un des plus agréables plaisirs qu'on puisse goûter: Par elle on s'insinue dans les Esprits, on les conoit, on les persuade, on acquiert cette sorte d'Empire fort supérieur à celui que donnent l'Autorité & les Richesses, parce qu'il est hors des atteintes de la Fortune, & qu'on ne le doit qu'à son Esprit & à ses Talens. La Pieté elle même ne feroit pas mal de s'abaisser quelque fois aux Plaisirs permis, elle prouveroit du moins qu'elle n'est jamais contraire à une joie innocente, qui

\* Essai sur le Gout, Voyez Février & Mars 1742. Essai sur la Délicatesse, Mai 1742. Essai sur l'Origine des Langues, Aout 1742. Réflexion sur la Poësie, Fev. 1736.

qui est le caractère du bonheur : Aussi l'Abé de *St Pierre*, disoit en badinant, que le Vin & l'Amour nous donnent, ce que la Philosophie nous promet. On rapporte que les Rois de *Turquestan* ne se montrent jamais à leurs Sujets qu'avec les dehors de cette joie, qui semble sortir du fond de l'Ame, & qui en prouve l'innocence & la tranquillité : Fort différens de ces imbéciles Anachorètes, qui se tourmentent toute leur Vie le Corps & l'Ame, pour gagner le Ciel, come si nôtre Dieu étoit un Père barbare qui se plut à faire souffrir ses Enfans, & qui n'accorda la félicité qu'à la grandeur de leurs supplices. On dit, dans ce Dialogue, que les remors suivent de près le Crime ; mais pour le prévenir il faudroit qu'il le précédassent.

On a entretenu agréablement vos Lecteurs de l'origine & de la culture des *Tulippes*, & des *Renoncules*, mais on ne leur a pas appris, que l'on trouve dans les Jardins de *Monaco* des *Tulippes* qui ont de l'odeur ; ce n'est que depuis 200. Ans qu'on en voit qui sont variées de toutes couleurs ; avant ce tems elles n'en avoient qu'une seule, qui étoit la jaune. Il faut avouer qu'elles ont bien gagné en vieillissant. On trouve en Italie, dans un Jardin appellé *Castelnav* une Fleur qui a la forme d'un bonnet quarré, & qu'on nomme la *Pucelle* ; quand on veut la toucher, il semble

ble qu'elle s'éloigne de la main ; c'est sans doute une espèce de *Sensitive* ; au moindre atouchement elle se fâne & se ferme, elle ne s'ouvre & ne se relève qu'au lever du Soleil. On pardone presque aux Payens d'avoir ofert leur Vœux à ce bel Astre qui semble réveiller & embélir toutes choses. On sentira combien on doit l'aimer si l'on fait attention à l'impression sombre & lugubre que fait chés nous l'absence de la lumière. Il semble que le Soleil tire du sein du Néant le beau spectacle qu'il peint à nos yeux, & dont nous admirons l'ordre, la magnificence & la variété.

Il ne me reste plus, *Messieurs*, qu'à vous parler des Morceaux que vous avez donnés sur les Loix & le Gouvernement. La Tyrannie produit l'Anarchie, come à son tour l'Anarchie fait naitre la Tyranie. Quand on ouvre l'Histoire, on trouve que les Empires trop étendus, ou se sont écroulés par leur propre poids, ou ont été afoiblis & come énervés par le Luxe & par la Moleste. Il étoit aisé de prévoir qu'*Alexandre*, dont le Royaume étoit resserré dans un petit coin de la Grece, subjugeroit le vaste Empire de *Darius* dont les Habitans, plongés dans la volupté, n'avoient plus la force de défendre leurs Richesses, leur Vie & leur Liberté. Les Conquêtes des Romains leur devin-

rent

rent à la fin funestes , come l'avoit sagement prévû un de leurs Empereurs : Cet Edifice immense , chargé des dépouilles des Nations, succomba sous sa propre grandeur. On compta le déclin de la République dans le tems que le Luxe commença a y entrer : Les Trésors que *Paul Emile* remporta de la Conquête de la Macédoine furent fatals aux Romains , & les richesses que *Mummius* tira de Corinthe furent l'Epoque de leur ruine. Il est vrai que le Luxe s'étoit déjà introduit à Rome , lors que les Scipions eurent triomphé , l'un de l'Afrique par le Sac de Carthage , & l'autre de l'Asie , par la défaite d'Antiochus le Grand. Alors les Généraux commencèrent à se rendre indépendans , & les Armées ne reconurent pour Souverain que ceux qui les comandoient. La République devint la proie de l'Ambition des Grands ; de là l'usurpation & les horribles proscriptions de *Silla* & de *Marius*. Dans l'état déplorable où se trouva alors la Patrie , déchirée par des Maîtres Injustes & cruels , elle fut heureuse de tomber sous la domination d'un Vainqueur aussi humain , aussi éclairé , & aussi genereux que *César*. Aussi *Cicéron* lui dit en plein Sénat , que les Dieux ne lui avoient pas seulement donné la volonté de faire du bien , mais qu'ils lui en avoient aussi donné le pouvoir , & que Rome etoit

heu-

heureuse que le plus clément de tous les Cytoïens fut aussi le plus puissant. Dans le Dialogue où l'on a mis en opposition *Guillaume Tell*, le Libérateur de la Suisse, & *Jules César* qui mis Rome sous le Joug pour y rétablir l'Ordre & la Paix, on laisse en problème si *Brutus* qui le tua fit bien ou mal. Un Poëte semble avoir décidé la question par ces Vers Latins, qu'il fit mettre sur une statue de *Brutus* que le Sculpteur n'a pas trouvé à propos de finir.

*Dum Bruti effigiem Sculptor de marmore fingit,  
In mentem Sceleris venit, & abstinuit.*

N'en déplaise à ce Poëte, si grand Partisan de la Liberté, si Rome avoit eu à choisir un Maître, & qu'il fut permis à un Citoyen d'une République libre d'aspirer à le devenir, personne n'en étoit plus digne que *César*: Les troubles excités par les Guerres Civiles étoient apaisés, l'ordre étoit rétabli, le Sénat étoit respecté. Les *Parthes* començoient à trembler, & *César* se préparoit à venger sur eux la défaite honteuse & la mort cruelle de *Craffus*. Le massacre de ce grand Home mit fin à tous ses projets, & replongea la République dans le deuil & l'horreur des Guerres Civiles. Si *César* eut vécu d'avantage peut être que le Peuple Romain auroit conservé cette grandeur

deur de courage qui lui a mérité le titre de *Peuple Roi* ; peut-être que *Brutus & Cassius*, ses Meurtriers, que l'on a nommé les derniers des Romains, n'auroient pas été les seuls Citoyens dignes de porter ce Nom. Le meilleur Gouvernement est, non le Gouvernement Républicain ou le Monarchique, mais celui qui est le plus propre au Génie d'une Nation, à sa situation & à l'état où elle se trouve. Après la mort d'*Ariarath*, Roi de Cappadoce, les Romains ofrirent la liberté à ses Sujets ; ils répondirent qu'ils étoient acoutumes d'obéir a un Roi, & qu'ils avoient Besoin d'un Maître. Les Loix sont faites pour le Peuple, & non le Peuple pour les Loix : Dès qu'elles sont contraires à son bonheur, il ne faut pas craindre de les changer ou de les abolir. Il y a des circonstances difficiles & délicates où les meilleures Loix doivent céder à la nécessité. Il vaut mieux alors tourner le tableau des Loix, que de le rompre & de hazarder l'Etat. Les bones Loix doivent moins avoir pour objet de bannir tous les Vices, ce qui est moralement impossible, que de leur prescrire des bornes, pour les rendre moins contagieux ou moins dangereux : Quand ils ont l'adresse & la force de franchir toutes les barrières, la bone Politique veut du moins qu'on tâche de les tourner au profit de l'Etat

tat. C'est ainsi qu'on peut faire servir le Luxe à perfectionner les Arts & les Manufactures.

Mais, Messieurs, en parlant d'Or & d'Argent que diriez vous si je vous disois que le grand *Oeuvre* n'est pas impossible, du moins si nous en croïons certains Auteurs. On rapporte que *Vanbelmont* avoit touÿours sa bourse pleine d'or, par le moïen de ce rare secret, & qu'étant un jour à Vienne à la Table de l'Empereur. il avoit changé en Or une Cuillière d'Argent. On trouve encore dans l'Histoire de *Charles XII.* Roi de Suède, que l'infortuné *Patckul* poursuivi par ce Prince implacable, aïant été mis en Prison, se vanta d'avoir le secret de faire de l'Or, & en fit en effet, qu'il donna à quelques Seigneurs, il promit de montrer son secret, si on lui acorderoit la Liberté; mais le Roi répondit qu'il n'acorderoit pas à l'Intèret ce qu'il devoit à la Justice. On voïoit aussi dans le Cabinet du Grand Duc de Florence, un Clou moitié fer & moitié Or, qu'on a regardé long tems come un Chef d'Oeuvre d'Alchimie; mais depuis on a trouvé que c'étoient deux morceaux soudés d'une manière délicate & imperceptible.

Je voudrois bien, *Messieurs*, pouvoir donner à vos Lecteurs au lieu de souhaits dans ce comencement d'Année, la fortunée espérance de faire de l'or, & leur en communiquer le  
se-

secret. O combien de Lecteurs n'auriez vous pas ! Et combien vôtre Journal ne seroit-il pas recherché ! A ce défaut, j'espère que vous leur communiquerez des biens plus précieux & plus dignes d'eux, & que vous ferez tous vos efforts pour enrichir leur Esprit de connoissance véritablement utiles. Mais dira t'on, toutes les Réflexions, toutes les Recherches que vous donés ne sont pas neuves : A cela je répons après M. Deslandes. *La République des Lettres est un País où ceux qui pensent, ont droit à la succession de ceux qui ont pensés avant eux.*

Un sujet sur lequel j'invite vos Savans de travailler & qui mériteroit bien l'attention de vos Lecteurs, c'est sur l'entêtement des Gens de Lettres qui après avoir embrassé une opinion ridicule, la soutiennent par des raisons encore plus ridicules qu'elle. Je vai en citer quelques exemples. La Nouvelle Philosophie, disoit le Père *Hardouin*, est la perte de nôtre Religion, à laquelle je crois la vieille si enchainée, que je ne doute nullement que Dieu même n'en soit l'auteur, & qu'elle ne soit venue par tradition depuis Adam. Mr. *Bossuet*, Evêque de *Meaux*, pour apuier le Dogme de la Communion sous une seule espèce, rapporte un Miracle cité par *Nicephore*. L'Enfant d'un Juifs qui alloit, dit-il, à l'Ecole avec des Enfans Chrétiens, mangea avec eux des restes de l'Eucharistie, son Père, qui étoit



étoit Verrier, l'aïant sù, jetta cet Enfant dans la Fournaise, où il faisoit fondre la Matière. L'Enfant y resta trois jours sans souffrir aucun mal, jusqu'à ce que la Mère, frappée de ce Miracle, le retira, se convertit & fut bati-tée avec lui : Ce prudent Evêque a oublié une circonstance qui relève l'éclat du Mirac-le, c'est qu'une Femme vêtue de Pourpre, venoit voir souvent cet Enfant, lui apor-toit à manger, & jettoit de l'eau sur le feu ; c'étoit pourtant le plus beau morceau de l'Histoire, car cette Femme, si obligeante, étoit la Vierge. Le fameux *Cujas* disoit S. qu'il n'avoit jamais lû aucun Livre où il n'eut appris quel-que chose ; mais il faut convenir que dans les Livres de Gens prévenus, l'on y apprend bien des bagatelles & des faussetés. Cet en-têtement est un des plus grands obstacles aux progrès des Sciences ; il semble que la Raison craigne d'éfaroucher le Préjugé, & qu'elle garde des menagemens avec lui.

Il y a des choses qui peuvent être vraïes & raisonnables, mais que l'on soutient par des hyperboles & des exagerations ; Mr. de la *Chapelle* rapporte, dans son excellent Journal \*, que Mr. *Wisthon* étoit si déclaré contre l'éternité des peines qu'il soutenoit que si ce Dogme étoit une partie essentielle

D

de

\* Voyez la Bibliothèque raisonnée, pag. 229. Tom. 25. l. Partie.

de la Religion Chrétienne, il fourniroit lui seul des armes contre cette Religion, plus fortes que toutes les difficultés des Incrédules, prises ensemble; il ajoute que ce Dogme lui paroît aussi absurde que la Transubstantiation des Papistes. C'est beaucoup dire.

On ne craint pas de heurter les Vérités les plus clairement révélées, pour soutenir des opinions incertaines & le plus souvent fausses. Mr. *Whiston*, le même que nous venons de nommer, & Mr. *Thomas Burnet*, ont soutenu que le I Chapitre de la Genèse ne contenoit que l'Histoire de la formation de la Terre, & non celle de l'Univers. Ils ont crû, à l'exemple des Anciens Philosophes, que la Matière étoit éternelle, que l'Action de Dieu s'étoit terminée uniquement à cette Terre, où il n'avoit fait qu'arranger ce qui étoit confus & mal disposé. Que les choses aiant une fois reçu l'ordre & le mouvement qui leur convenoit; elles ne faisoient plus que se développer & se déployer, pour ainsi dire, & qu'en se succédant les unes aux autres, elles produisoient & maintenoient la belle harmonie que nous admirons. Mr. *Whiston* n'a pas fait attention, que lors que des Passages de l'Écriture Sainte, sont obscurs ou douteux, on doit les expliquer par d'autres Passages où les mêmes vérités sont clairement révélées.

On expose quelquefois sa Vie & l'on devient

vient le Martir d'un sentiment douteux, & fondé sur des calouls chimeriques. Un nommé *Dabicius*, fut poursuivi criminellement, pour avoir publié que la Maison d'*Autriche*, qui subsiste encore glorieusement, quoique tombée en quenouille, prendroit fin l'An 1652. & qu'elle seroit détruite par *Ragotzki*, Prince de Transilvanie. Combien la lecture de l'*Apocalypse* n'a-t-elle pas produit de prédictions dementies par l'événement !

En relisant, cette Lettre je trouve, *Messieurs*, que je vous avois promis d'ajouter quelque chose à divers Morceaux que vous avez donné sur les Loix, & cela m'étoit échapé ; je vai vous tenir parole Il vaut mieux dépendre des Loix que du caprice d'un seul Les Loix sont justes de leur nature, & l'Homme est né injuste : Elles sont un remède à nos maux, & ce remède peut aisément se tourner en poison mortel, entre les mains d'un Souverain qui n'a qu'à vouloir, & qui n'abuse que trop souvent de son autorité. Enfin, la Liberté est un bien qu'on apporte en naissant, & qui nous appartient, par quelle raison nous dépouillerions nous de nôtre Bien ?

*Peut-on s'imaginer qu'un Homme libre & Sage  
Veuille forger ses Fers, pour vivre en esclavage,  
Et qu'imposant le joug a sa Posterité,  
Il cède à des Tirans ses Droits, sa Liberté ?  
L'Homme est-il à ce point ennemi de lui même ?*

*Platon* avoit pour maxime de n'entreprendre dans une République, libre que ce qu'on peut faire accepter aux Citoïens, par la voie de la persuasion, sans jamais employer celle de la violence. N'y a t'il pas quelque fois des Maladies désespérées où les meilleurs remèdes ne peuvent qu'avancer la mort ? N'y a t'il pas aussi quelquefois des désordres qui ont tellement pris le dessus dans un Etat, que de tenter de les reformer, c'est une entreprise qui n'aboutit qu'à faire sentir la foiblesse du Magistrat, l'impuissance des Loix, & qu'à causer la Discorde & des Séditions. Qu'arrive t'il de là ? On ouvre la porte à tous les dangers & à tous les maux ; parce que le Parti qui se sent le plus foible au dedans, cherche de l'apui au dehors ; & aime mieux appeler l'Etranger à son secours, que de céder à ses Conci-toïens.

Un grand objet des Loix, c'est de bannir la molesse, qui est la peste des Etats, & de faire aimer le travail, qui en est le soutien. Un illustre Prélat avoit acoutumé de dire, qu'il vaut mieux que le Corps & que l'Esprit s'alent, que s'ils se rouilloient. La Pauvreté & la Misère sont la suite & l'effet de la Paresse & de l'Oisiveté : Elles ouvrent la porte à tous les Vices. De-là les Mcontentemens, les Cabales, & les Sé-

**Séditions.** On ne voit guères qu'un Peuple occupé, & qui se plait à faire fleurir les Sciences, le Commerce & les Beaux-Arts penle à remuer; il craindroit trop de changer une heureuse condition contre une pire. Un travail honête nous met en état de doner une bone éducation à notre Famille; ce qui produit des Citoïens qui ont de l'honneur, de la probité & des sentimens. L'Empereur *Antonin* detestoit les Gens oisifs; il ôta les gages a ceux qui étoient inutiles au Public & il disoit qu'il n'y avoit rien de si honteux & de si cruel que de laisser manger la République à ceux qui ne travaillent point pour elle. Excitons sur tout l'émulation des Gens de Lettres; encourageons les par toutes sortes de moïens: Rien ne peut faire plus d'honneur à nôtre Patrie que le progrès des Sciences. *Rome* n'est plus ce qu'elle étoit sous l'Empire d'*Auguste*. *Athènes* est ensevelie sous des ruines; mais tant qu'il y aura sur la Terre des Homes sages & éclairés, on parlera de *Cicéron* & de *Démosthènes*, d'*Homère* & de *Virgile*. On s'instruira dans leurs Ouvrages; ils feront l'admiration & les délices des Conoisseurs. Quels Modèles! Et quelle noble Carrière nous ont-ils ouvert! C'est à nous a y marcher & à faire nos efforts pour les devancer; car, *Vita sine Litteris mors est.*



**J. Gasp. Hagenbuchij** *Linguarum Gr. & Lat. Professor. Epistola Epigraphica, in quibus hoc triennio scriptis plurimae antiquae Inscriptiones Gr. & Latinae, Thesauri imprimis Muratoriani, emendantur & explicantur. Tiguri MDCCXXXVII.*

C'est à dire, •

*Lettres de J. G. Hagenbuch, Professeur en Langues Grèque & Latine, écrites ces trois dernières années, où l'on corige & l'on explique un très grand nombre d'Inscriptions anciennes, Grecques & Latines, particulièrement de celles du Tresor de Muratori. Vol. in 4. pag. 472. sans compter une Lettre adressée à M. Jean Blaurer de Wartensee, Illustre Magistrat de Zurich, laquelle tient lieu tout à la fois d'Epitre Dédicatoire, de Préface & d'Introduction, & qui remplit 88 pag. A Zurich, chez Heidegger & Compag. 1747.*

**D**epuis le renouvellement des Belles Lettres dans notre Occident, divers Savans se sont apliquez à l'étude de l'Histoire ancienne, & de la Religion, des Mœurs, & des Usages des Grecs & des Romains. Manuscrits anciens, Médailles, Pierres précieuses

& Bagues gravées, rien n'a été négligé. On a fouillé dans tous les coins & recoins de l'Antiquité, pour ne nous rien laisser ignorer de ce qui concerne les usages des Siècles, qui nous ont précédé. Il s'est même formé en France une Société entière de Savans, sous le nom d'*Académie des Inscriptions & des Belles Lettres*, uniquement destinée à répandre du jour sur les endroits obscurs de l'Antiquité. Les divers Volumes, dont elle a déjà régalé le Public sont une bonne preuve du travail & de l'habileté des illustres Membres, qui la composent. Elle est différente de l'*Académie Royale des Sciences*, qui a pour objet les Sciences naturelles, la *Physique*, l'*Astronomie*, les *Mathématiques*, la *Médecine*, la *Chimie* &c. La Société Royale, établie à *Londres*, embrasse tous ces divers objets dans son plan, & les productions qu'elle donne au Public, sous le titre de *Transactions Philosophiques* comprennent également des Mémoires sur les Sciences & sur les Belles Lettres; & l'on y voit de tems en tems des Relations de quelques Inscriptions anciennes, nouvellement déterrées dans les endroits du Roïaume, où les Romains avoient fait des Campemens ou des Etablissmens. Les Savans de Suisse ne se sont pas beaucoup attaché à l'étude des Inscriptions.

Il n'y a guères que ceux qui ont aimé l'Histoire de leur Patrie, & qui l'ont écrite, qui en aient inseré quelques-unes dans leurs Ouvrages, à mesure qu'on les déterroit, pour confirmer ou pour illustrer ce qu'ils avançoient sur les tems anciens : Tels sont *Jean Stumpf, Josias Simler, François Guiliman, Jean Bapt. Plantin, & quelques autres.* Un petit nombre de Curieux, dans ces derniers tems, se sont fait un plaisir de donner quelque attention à cette sorte de Litterature : Mais personne ne s'y est attaché, come le Savant Auteur de l'Ouvrage, que nous annonçons ici. Il l'a cultivée, & la cultive continuellement, depuis plus de vingt ans, & il en fait tous les jours ses plus chères délices. Aussi y a t'il aquis des lumières supérieures, & il n'y a peut être personne en Europe qui le surpasse à cet égard. Depuis quelques Années il a entretenu un Commerce de Lettres avec divers Savans, spécialement l'illustre *Mr. Boubier*, Président au Parlement de *Dijon*, connu par divers Ouvrages, *Mr. François Gori*, Professeur en Histoire à *Florence*, qui a donné entr'autres au Public le *Musæum Etruscum*, & quelques autres.

L'Ouvrage qui fait le sujet de cet Extrait, est un Recueil des Lettres que *Mr. Hogenbuch*



*buch* a écrites à un Savant, & des Réponses qu'il en a recües durant l'espace des trois dernières Années. Elles roulent toutes sur des Inscriptions, ou déjà conues, ou nouvellement déterrées, mais particulièrement sur celles qui se trouvent dans le vaste Recueil d'Inscriptions, publié à Milan en plusieurs Volumes in folio, par les soins de Mr. *Antoine Muratori*. Notre savant Professeur aiant parcouru ce Recueil, y a découvert un très grand nombre de fautes, & des fautes grossières. Il s'est proposé de les redresser, & de comuniquer ses idées là dessus à ses illustres Correspondans. En rendant la justice, qui est due au savoir & au travail de Mr. *Muratori*, il relève aussi les fautes de ce laborieux & infatigable Compilateur; fautes qui consistent, 1. à doner come nouvellement découvertes, des Inscriptions qui ont déjà été publiées par d'autres; 2. à faire reparoitre dans les Tomes postérieurs de son Recueil, des Inscriptions, qu'il avoit déjà données dans les précédens; 3. à les rapporter d'une manière défectueuse; 4. à les expliquer mal. Notre Auteur s'applique à corriger ces fautes, à montrer la véritable leçon de ces Inscriptions & a les expliquer dans leur vrai sens. Il faut avouër qu'il fait paroitre une sagacité merveilleuse, soit à corriger des endroits d'In-

d'In-

d'Inscriptions qui ont été estropiés par l'ignorance ou l'inattention de ceux qui les ont copiées, soit à en découvrir le sens. Par exemple, il remarque, (& cette remarque revient souvent,) que des gens peu exercés dans la Lecture des Inscriptions, trouvant des mots qui n'étoient écrits qu'à demi, ou qui même n'étoient désignez que par un seule lettre, raportoient ces mots tout au long dans leurs Copies, de la manière qu'ils s'imaginoient, qu'il falloit les lire, & donnoient lieu par là à leurs Lecteurs de croire, que ces Inscriptions se trouvoient écrites de cette manière sur la pièce; ce qui ne pouvoit que jetter dans l'erreur ceux qui entreprenoient de les expliquer. En se récriant avec raison contre l'audace de ces Copistes téméraires, il redresse leurs fautes. En comparant les diverses Copies qu'on a donné des Inscriptions, il découvre la source de l'erreur, & montre coment il les faut lire.

On voit par les réponses des Correspondans de Mr. *Hagenbuch*, qu'ils aprouvent le plus souvent ses idées, & qu'ils entrent tout à fait dans son sentiment, mais quelque fois aussi, ils lui contestent la solidité de ses Corrections, ou de ses Explications: Ce qui fait naître une dispute, qui est accompagnée de toute la décence, la modestie & l'honêteté, qui

qui conviennent à de vrais Sages, remplis d'estime & d'amitié les uns pour les autres nonobstant la différence de leurs sentimens. Par exemple notre Auteur s'est trouvé d'un sentiment opposé à celui de l'illustre *President Boubier*, sur une Question curieuse.

On trouve diverses Inscriptions faites par des Esclaves, qui y expriment sans façon leur état, par le mot *Servus*, écrit après le nom de leur *Maitre*, ou tout au long, ou à demi, SER. ou même désigné par la seule lettre S. On trouve aussi des milliers d'Inscriptions, où ce titre est entièrement omis. Les Antiquaires conviennent que dans ces cas là, il faut nécessairement suppléer le mot *Servus*. Mais Mr. *Boubier* prétendoit pag. 107. qu'il y avoit des Inscriptions, où au lieu du mot *Servus*, il faloit suppléer celui de *Libertus*, qui signifie *Affranchi*. Mr. *Hagenbuch*, suivant en cela le sentiment du savant *Fabretti*, le lui nie formellement, & lui écrit sur ce sujet une fort longue Lettre, qui est la XIII de ce Recueil. Il reconoit bien, qu'on trouve des Inscriptions où des Afranchis, par attachement ou par déference pour leurs Patrons, se donoient sans scrupule le nom de *Servus*, & il en cite lui même quelques exemples; mais il soutient que là où l'on rencontre des noms serviles, ou d'Esclaves, il faut reconoitre

que

que ce sont des Esclaves à moins qu'il n'y ait d'autres choses, qui fassent conoitre que ces gens là, (les Auteurs des Inscriptiions,) quoique designez par des noms d'Esclaves, étoient cependant dans le rang des Afranchis. Et nous ne faisons aucun tort, ajoute-il agréablement, à ces gens, dont nous ne pouvons avoir aucune certitude, qu'ils soient sortis de la Condition d'Esclave, puis qu'ils ont bien voulu nous le laisser ignorer, en demeurant volontairement dans la Servitude, quoique afranchis, & se contentant de se faire designer dans les Marbres à la manière des Esclaves &c. Il paroît par la Réponse de Mr le Président Bouhier, qu'il ne fut point persuadé par les raisons de Mr. Hagenbuch, pag. 137. Il lui avoué, qu'il a épuisé la matière. Cependant il ne se rend point, & lui propose de nouveau des difficultez. Nous ne le suivrons point dans cette dispute : Ceux qui seront curieux de s'instruire sur ces sortes de choses, peuvent recourir au Livre même. Un Ouvrage de la nature de celui-ci, n'est guère susceptible d'Extrait. On s'arrêtera donc ici, & on ajoutera seulement, que Mr. Hagenbuch, nous promet deux Ouvrages, qui seront plaisir à tous les Amateurs des Antiquitez de la Suisse. Le premier sera une Description

tion \* étendue de l'état de l'ancienne *Helvetie*, où il réfutera, dit il, diverses erreurs dans lesquelles tous les Savans ont donné sur ce sujet. Le second sera une Collection de 300. Inscriptions & plus, trouvées en Suisse, & qu'il accompagnera d'un Comentaire. Il y a long-tems que les Savans desiroient, que quelque habile Home voulut entreprendre un Ouvrage de cette nature. Le Savant *M. Loys de Bochat* l'a déjà comencé dans ses *Mémoires Critiques*, &c. dont la I. Partie a paru cette Année; la II. est sous Presse. Si *M. Hagenbuch* exécute son Projet, il est à présumer que les Ouvrages de ces deux Auteurs ne se nuiront pas, soit parce que le premier écrit en François, au lieu que l'autre écrira sans doute en Latin, soit parce que probablement ils ne se trouveront pas toujours dans les mêmes idées; & alors le Public éclairé pourra juger, lequel des deux a le mieux rencontré. Pour nous, si cela arrive, nous dirons humblement come le Berger de Virgile, *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

## I I.

*Jo Gasp Hagenbuchii Tessaracoston Turicense, sive, Inscriptio Antiqua, ex qua Turici sub Imp. Rom. nis Stationem Quaraginta Galliarum fuisse primum innotescit. Commentariis illustrata. Turici MDCCLVII.*

C'est-

C'est-à-dire.

*Comentaire de J. G. Hagenbuch sur une Inscription ancienne, par où l'on apprend pour la première fois, qu'il y avoit à Zurich sous les Empereurs Romains, un Bureau, où l'on recevoit le Péage du Quarantième Denier, établi dans les Gaules. A Zurich. 1747. Vol. in 4to de 144. Pag. où l'on a continué les Chifres des Pages du Livre précédent, pour l'y joindre par la reliure, comme en faisant une suite naturelle.*

Dans le tems que M. Hagenbuch faisoit imprimer à Zurich le Livre, dont on vient de donner un léger Extrait, & qu'on en étoit aux dernières feuilles, des Ouvriers travaillant à aplanir le terrain d'une Promenade publique, qui est dans l'enceinte de la Ville, dans un endroit un peu élevé, ombragé de Tillots, & nommé pour cette raison *Linden-Hof*; c.à d. *Cour de Tillots*, détérèrent quelques Pierres antiques, travaillées de différentes façons, qui paroissoient avoir été mises là, pour combler quelque vuide. Entre ces Pierres, il s'en trouva une, qui parût d'abord n'être d'aucune conséquence; mais quand on l'eut tournée, on y vit l'Inscription dont il s'agit. Cela arriva le 18. Mai de l'Année 1747. Le bruit de cette rare découverte s'étant répandu par la Ville, atira

atira dans cet endroit une foule de Curieux, qui s'empressèrent à l'envi à la lire, mais ils n'en seroient jamais venus à bout, sans le secours de nôtre Savant Professeur, qui exercé de longue main dans ce genre de Literature, & ayant pénétré dans les Mistères du Stile Lapidaire, peut y voir clair, pendant que d'autres n'y comprennent rien. La Pierre fut portée dès le lendemain dans la Bibliothèque publique de *Zurich*, pour y être conservée. Elle le méritoit bien assurément. Quel sujet de joie pour les Amateurs des Antiquitez de leur Patrie, que de trouver, dans un Monument authentique, son vrai nom ancien, qui avoit été enseveli dans l'oubli depuis si long-temps? Et quel sujet de triomphe pour les Amateurs de sa gloire, que d'y apprendre, que ce n'est pas seulement dans les derniers Siècles qu'elle a été florissante, mais qu'elle l'étoit déjà sous les Empereurs Romains? Aussi Mr. *Hagenbuch* ne s'est-il pas contenté d'en donner une explication \* courte & simple, mais il a voulu l'éclaircir par tous les secours que lui fournit sa vaste érudition; & c'est ce qui a produit cet Ouvrage, adressé en forme de Lettre à Mr. *Gori*, où il examine & épiluche tout avec la dernière exactitude, sans rien laisser à desirer, en sorte

qu'a-  
\* Voyez le VI. Tome du *Museum Helveticum*, Ouvrage périodique, écrit en Latin, qui s'imprime à Zurich chez Mrs. Orell & Comp.

qu'après l'avoir lû on ne peut s'empêcher d'avouer, qu'il a rencontré juste. A chaque mot qu'il explique, sa mémoire féconde lui fournit un nombre d'Inscriptions parallèles, qui lui servent à confirmer ou à illustrer le sens qu'il lui donne. Mais emporté par le feu de son imagination, une Inscription lui fournit matière à une digression : De celle-là il passe à une autre, quelque-fois de la seconde à une troisième ; & après avoir bien batu du Pais, il revient enfin à son Texte. Nous ne le suivrons pas dans ses digressions. On se bornera à donner un Extrait exact & complet de tout ce qu'il y a d'essentiel & d'important à remarquer sur cette matière.

On voit d'abord à la tête de l'Ouvrage une Planche ou Taille douce, qui représente la Pierre & l'Inscription au naturel. Le caractère en est passablement gros & beau, mais elle est très-difficile à lire. Cette difficulté vient de deux causes. Il s'y trouve des mots dont les Lettres sont entrelassées & liées les unes aux autres, come cela se remarque en plusieurs autres Inscriptions du II. & du III. Siècle de J. C. & d'autres mots n'y sont exprimez que par une Lettre ou par deux, & même par un Chiffre. Voici donc l'Inscription, telle qu'on peut la représenter par le secours de l'impression.



Janvier 1748.

65

D. M.  
HICSITVS EST  
LAELVRBICVS  
QUI VIXIT AN  
VNOMU DV.  
VNIO AUG LIB.  
PP. STATVRICEN  
XL. GETÆL SECUNDIN  
P. DVLCISSIM F.

Voici coment M. Hagenbuch la lit.

*Diis Manibus  
Hic situs est  
Lucius Ælius Urbicus  
Qui vixit anno  
Uno mens quinq. dieb. quinq.  
Unjo Augusti Libertus  
Præpositus Stationis Turicensis  
Quadragesimæ Galliarum, & Ælia Secundina  
Puero dulcissimo fecerunt.*

Cela signifie : *Aux Dieux Manes. Ici est inhumé Lucius Ælius Urbicus , qui a vécu 1. an 5. mois & 5. jours. Unio (ou La Perle) Afranchi d'Auguste, (ou de l'Empereur, ) Préposé (ou Intendant) du Bureau de Zurich (pour l'Impôt) du Quarantieme Denier des Gaules, & Ælia secundina ont fait (ce Monument) à (leur) Enfant chéri.*

E

Sur

Sur ces mots, *Hic situs est*, M. Hag. nous apprend (p. 484.) que quelques Demi Savans de la Ville prétendoient que ce Monument n'étoit pas ancien, soutenant en sa présence, que cette formule sépulcrale n'avoit comencé à paroître que dans des Monumens des tems postérieurs. Nôtre Savant Professeur les réfute avec une espèce d'indignation, & leur prouve par d'autres Monumens du même genre, & qui sont incontestablement du tems du haut Empire, que cette formule est très-ancienne; qu'il y a des Inscriptions où l'on voit ces trois mots écrits tout au long, come dans celle-ci, & d'autres où ils sont simplement exprimez par ces trois lettres H. S. E; qu'il y en a où l'on voit ces 4. lettres O. H. S. S. qui signifient *Ossa hic sita sunt*, & qu'enfin on voit des *Cénotaphes*, (Monumens érigez à l'honneur des Morts, dont on n'a pas pû avoir les Corps,) accompagnés de ces 5. lettres H. S. T. N. E. qui signifient *Hic tamen situs*, ou *sita non est*: c'est-à-dire, que la personne dont il s'agit n'est pas inhumée en ce lieu là.

Ce qui m'a parû le plus surprenant dans cette Inscription, c'est le nom de l'Auteur, *Unio*, (ou *La Perle*) qui se dit *Afranchi de l'Empereur*. Mr. Hag. fait remarquer deux choses: (p. 496.) La 1. que les Romains donoient quelques fois à leurs Esclaves,

apa,

apparemment à ceux qui étoient beaux & bienfaits, des noms de Pierres precieuses, come *Amethyſte*, *Berylle*, *Hyacinthe*, *Sardonyx*, *Emeraude* &c. La 2. que quand un Eſclave étoit mis en liberté, il prenoit conſtamment, du moins parmi les Romains, le *prénom* & le *nom* ( nous dirions aujourd'hui, le nom de batême & le nom de famille ) du Maître qu'il avoit ſervi, & y ajoutoit pour *cognomen ou ſurnom*, le nom qu'il avoit porté pendant le tems de ſa ſervitude. C'eſt ainſi, pour le remarquer en paſſant, que deux anciens Ecrivains Latins, *Terence* & *Horace*, dont le premier étoit Afranchi, & le ſecond fils d'Afranchi, portoient le nom de deux Familles illuſtres de Rome. Deplus on voit diverſes Inſcriptions où des Afranchis ſe désignoient par le nom ſeul qu'ils avoient porté pendant qu'ils étoient Eſclaves, laiſſant à deviner aux Lecteurs leurs autres noms, par d'autres circonſtances mentionnées dans leur Monument. C'eſt ce qu'on voit dans cette Inſcription de Zurich, où l'Auteur, qui ſe dit *Afranchi de l'Empereur*, ne ſe donne d'autre nom qu'*Unio*: Mais puisque ſon Enfant avoit été apellé *Lucius Ælius Urbicus*, il ſuit de là probablement qu'il ſe nommoit *Luc. Ælius Unio*; parce que les Enfans prenoient conſtamment le *nomen* ou nom de Famille de leur Père. Nous diſons le *nom de*

*Famille*, car quant au *prénom*, les Enfans ne prenoient pas toujours celui de leur Père; néanmoins cela arrivoit assez souvent, & cela pouvoit regarder l'Ainé. Quoi qu'il en soit, M. *Haguenbuch* n'ose pas assurer que nôtre *Unio* ait porté le prénom de *Lucius*, come son Enfant; cependant il ne veut point contester avec ceux qui le croient, parce qu'on ne voit rien ici qui s'y oppose.

*Unio* le dit *Afranchi de l'Empereur*, mais de quel Empereur? Il ne nous en apprend rien. Cependant le nom d'*Ælius*, que son Enfant avoit porté, & qu'il portoit lui même par conséquent, fait juger incontestablement, que son Maître avoit été l'un des 4 Empereurs, qui portèrent successivement le nom de la Famille *Ælia* pendant le II. Siècle de J. C. *Adrien* le porta le premier, par le droit de sa Naissance, & le communiqua par adoption à son Successeur *Antonin le Débonaire*; *Antonin* le transmit à son Successeur *Marc Aurèle*, & celui ci à son Fils *Comode*. Ainsi, à tout prendre, cela nous conduit à conoitre au moins le Siècle où a été faite cette Inscription, & à la fixer entre les Années 117. & 192. de J. C. Mais si l'on étoit bien sûr, que l'Auteur de ce Monument eut porté le prénom de *Lucius*, on en pourroit conclure indubitablement, qu'il avoit reçu la liberté  
de

de l'Empereur *Commode*, qui fut Consul l'AN 161. de J. C. sous les noms de *Lucius Ælius Aurelius Commodus*, come on le voit par une Inscription raportée dans le Recueil de *Gruter*.

Quant a *Ælia Secundina*, Mère de l'Esfant dont il est ici question, come ce n'étoit pas l'usage parmi les Romains, ainsi qu'il est établi parmi nous, que les Femmes portassent le nom de Famille de leur Maris, & que cette Femme portoit celui du sien, s'appellant *Ælia* come lui *Ælius*, M. Hag. conjecture, qu'elle avoit été sa Compagne d'Esclavage, & afranchie avec lui, ou qu'*Ælius* aiant été afranchi, l'avoit euë pour Esclave, & l'avoit ensuite afranchie, pour l'épouser. On trouve un grand nombre d'Inscriptions, qui confirment ce qu'on voit dans l'Histoire, que divers Afranchis, particulièrement ceux des Empereurs, amassoient de grandes Richesses, & avoient des centaines & des milliers même d'Esclaves, de l'un & de l'autre Sexe, a quelques uns desquels ils donoient ensuite la liberté.

Venons à l'endroit le plus important & le plus difficile de l'Inscription, mais aussi le plus intéressant pour la Ville de *Zurich*; ce sont ces mots *PPSTATURICEN XL. G.* c'est-à-dire, *Præpositus Stationis Turicensis Quadragesimæ Galliarum*: Préposé, ou Intendant

dant du Bureau de Zurich pour le Quarantième Denier des Gaules.

Pour comencer par ces deux lettres PP. nôtre Savant Mof fleur, montre que s'agissant ici d'un Afranchi d'un Empereur, qui exerçoit un certain Office de la part à Zurich, elles ne peuvent signifier que *Prepositus*, & il le prouve par d'autres Inscriptions, où l'on voit des Afranchis d'Empereurs, & leurs Offices, désignez par le nom *Prepositus*, suivi de l'objet de leur Emploi, come *Ab Auro Escario*, *Ab Argento potorio*, *A veste matutina* &c. *Prepositus Opificibus Domus Augustanae* &c. En particulier il cite le fragment d'une Inscription parallèle, où l'on voit les deux mêmes lettres dans le même sens, PP. XX ce qui signifie *Prepositus Vicesimæ* : Intendant de l'Impot du Vingtième Denier.

Que ce Chifre XL. suivi d'un G. signifie *Quadragesima Galliarum*, il le montre article par article. Il cite d'abord une Inscription trouvée à Lion, faite par *Quintio*, Afranchi d'un Empereur, qui se dit *Tabularius XXXX* [c. à d. *Quadragesimæ*] *Galliarum*, ce qui signifie *Controleur du Quarantième Denier des Gaules*. Il prouve par un passage de Quintilien, que ce qu'on apelloit *Quadragesima* étoit un Péage imposé sur les Marchandises, & sur les autres Efets des Voïageurs, excepté ceux qui servoient au Voïage, *Præter instrumenta itineris*, tels que  
les

les Chevaux, Montures, Voitures &c. Comme le mot *Galliarum* est écrit tout au long dans cette Inscription, M. Hag. en cite un autre où ce mot n'est écrit qu'à demi. On y voit *Iucundus Aug. Lib. c. à d. Afranchi de l'Empereur*, qui se dit *AËtor XXXX. Gal.* pour *Galliarum* : Il faut remarquer en passant, que l'Impôt est désigné par ce Chiffre XXXX. tout come dans l'Inscription de *Lyon*, & pareillement dans celle de *Zurich*, il est exprimé par ce chiffre abrégé XL. qui signifie la même chose. Enfin pour convaincre les Lecteurs, que la Lettre G. ne peut signifier autre chose que *Galliarum*, il cite une Inscription trouvée en *Dauphiné*, où l'on voit *C. Atifius primus*, qui se dit *PUB. [publicanus] XX. [vicefimæ] LIBERTATIS P. G. N.* ce qui signifie *Provincia Gallia Narbonensis* Cet Home étoit Exacteur de l'Impôt du *Vingtième Denier de la Liberté*, c. à d. du 20me Denier du prix de l'Esclave, qui étoit mis en liberté.

Pour ne laisser aucun doute sur cette matière, qui est ici essentielle, M. Hag. fait remarquer que ces lettres *STATVRICEN* doivent être coupées en deux mots de cette façon, *STA. TVRICEN*, ce qui signifie manifestement *Stationis Turicensis* : Ou bien, en laissant ces lettres ainsi jointes, on peut prendre le T. qui est après l'A pour une lettre

double, en sorte qu'on peut lire **STAT. TVRICEN.** Il n'est pas extraordinaire de voir dans des Inscriptions la dernière lettre d'un mot, servir pour la première de celui qui suit : M. Hag. le fait voir par l'exemple de 15. Inscriptions qu'il rapporte.

Quant au mot *Statio*, il est aisé à expliquer. On sait que les Empereurs Romains avoient des Bureaux, *Stationes fisci*, répandus dans toute leur vaste Monarchie, pour recevoir les divers Impots, Droits, & Péages établis. Ainsi on recueille de l'Inscription dont il s'agit, qu'il y avoit un Bureau Impérial à *Zurich*, pour recevoir le Quarantième Denier, c. à d. le 2. & demi pour 100. des Marchandises qui y passaient. La situation avantageuse de *Zurich*, à l'issuë d'un grand & beau Lac, la rendoit très propre à servir d'Entrepôt aux Marchandises qui venoient d'*Italie*, par le Pais des *Grisons*, pour être conduites dans les *Gaules*, come aussi à celles qui venoient des *Gaules* pour passer en *Italie* par la même route. Il ne faut donc plus s'étonner, si elle étoit encore florissante dans le IX. Siècle, sous les Empereurs *Carlovingiens*, qui y avoient une Chambre de finances, *Cameram Imperial. fisci*, come on le voit par un Diplome de *Louis le Debonaire*. Aussi M. Hag. zèle Citoyen, est si satisfait de la decouverte de ce Monument, qu'il ne peut pas en dissimuler sa joie. Il proteste



teste, qu'il le préfère à 300. autres Inscriptions trouvées en Suisse, dont il a une Collection; & qu'il le préféreroit à 300 autres encore, quand on y en pourroit déterrer autant.

Il se félicite particulièrement d'avoir trouvé, par le moïen de cette Inscription, le vrai nom ancien de *Zurich*, car il est manifeste que *Turicensi* est derivé de *Turicum*. Il est vrai que jusqu'au tems de la Réformation, tous ceux qui écrivoient en Latin conservoient ce nom, mais avec quelque variété, l'appellant *Thuricum*, & ses Habitans \* *Thuricensis*, *Turricum*, *Turegum*, *Duregum*. Le fameux *Henri Lorit* de Glaris, plus connu sous le nom de *Glarean*, Savant Literateur, Poète couronné, & Professeur en Belles Lettres à *Fribourg en Brisgaw*, fut le premier qui s'avisa de changer ce nom de *Zurich*, & de l'appeller *Tigurum*. L'an 1519. il fit imprimer à Bâle un Poëme Latin, en Vers héroïques à l'honneur des XIII. Cantons; & començant par *Zurich*, il l'apostrophe en ces termes.

*Salve belligeræ celeberrima gloria Gentis,  
O Tigurum, Urbs Orbi & pando notissima  
Cælo: &c.*

Tous

\* Voyez une Lettre du Pape Clement VII. en date du 14. Février 1525. adressée au Conseil & à la Bourgeoisie de Zurich, Consilio & Communi Thuricensi. Hist. de la Réform. de Suisse Tom. I. pag. 499.

Tous les Savans applaudirent à cette prétendue découverte. Les Zurichois en particulier ne doutèrent point que leur Canton ne fut le *Pagus Tigurinus*, l'un des IV. Cantons des anciens Helvétiens, dont parle *Jules César* dans ses *Comentaires*\* ; & ce sentiment s'est si bien conservé jufqu'à nos jours, qu'on le regardoit presque come une vérité indubitable. Cependant pour que le Canton eut porté le nom de sa Capitale, il auroit falu que cette Capitale, eut été apellée *Tiguria*, ou *Tigurium*, & non *Tigurum* : car de *Tigurum* on ne peut régulièrement former d'autre dérivé que *Tigurensis* ; au lieu que de *Tiguria* ou *Tigurium*, le dérivé naturel est *Tigurinus* ; come d'*Ameria*, on forme *Amerinus*, & de *Florentia*, *Florentinus*. Le grand *Scaliger* fut le premier, qui au commencement du Siècle passé, entrevit l'erreur. Il se foudoit sur une Inscription trouvée près d'*Avenche*, où on lit GENIO. PAGI TIGORini, qui est la même chose que *Tigurini*. Il en concluoit que *Tigurum* n'étoit point *Zurich*, mais qu'il falloit le chercher près d'*Avenche*. M. Hagenb. avouë que *Tigurum* n'est point *Zurich*, puis qu'il paroît que *Zurich* a toujours été apellé *Turicum* dans les tems anciens. Mais il lui nie la conséquence. Il prouve par d'autres exemples ; qu'il y a eu autrefois des Cantons,

qui

\* De Bello Gall. Lib. I.

qui ne portoient le nom d'aucune Ville; d'où il conclut que la même chose peut être arrivée au *Pagus Tigurinus*. Et il déclare qu'il ne fait point, si *Aventicum* ou *Turicum* a été autrefois dans ce Canton la. Quoi qu'il en soit voila les Zurichois, qui seront désormais *Turicensis*, & non plus *Tigurini*. Mr. Hagenb. en donne le premier l'exemple. Après avoir daté de *Tigurum*, pour Zurich, suivant l'ancien usage, son Epître Dédicatoire des *Epistolæ Epigraphicæ*, adressée à Mr. *Blaurer de Wartensée*, le 13. d'Avril 1747. il date cette Lettre ou cet Ouvrage, adressée en forme de Lettre à M. le Professeur *Gori*, de *Turicum* & du Solstice d'Été 1747.\*.

Ceci nous donne occasion de faire un parallèle singulier, entre *Zurich* & *Genève*, au sujet de leurs noms. Jusqu'au tems de la Réformation, *Zurich* avoit conservé son nom ancien, parmi les Latinsans, quoi qu'à la vérité un peu déguisé, tantôt plus, tantôt moins. Depuis ce tems-là on le lui avoit changé, sur un fondement très léger; & aujourd'hui on va le lui rendre. *Genève* au contraire, dans le tems de la Réformation, avoit perdu son ancien nom, depuis 5. à 600. Ans, par-

\* Les Savans Editeurs du *Musæum Helveticum*, qui s'imprime à Zurich, ont suivi cet exemple. Après avoir daté de *Tigurum* les 5. premiers Volumes, ils datent le 6. de *Turicum*.

parmi les mêmes Ecrivains , qui l'appeloient *Gebenna*, ou *Gebennæ*, & son Païs *Gebennesium*. / Mais à la Réformation, les *Ténèbres* ayant fait place à la *Lumière*, suivant l'ancienne Devise de cette Ville, *Post tenebras spero lucem*, on lui a rendu en Latin son ancien nom *Geneva*, come il se trouve couché tout au long dans les *Commentaires de Cesar*.

Nous finirons par une Remarque qui nous paroît curieuse, & qui regarde aussi les noms anciens de quelques-unes de nos Villes. Depuis une quarantaine d'années en çà, on a trouvé en divers quartiers de la *Suisse*, quatre Inscriptions, qui nous apprennent le vrai nom ancien de 4. Villes, dont il y en a 3. dans le Païs de Vaud. La première fut trouvée l'An 1710. dans le Village de *S. Livre* près d'*Aubonne*. On y voit \* l'ancien nom de cette Ville là *Alpona*. La 2<sup>de</sup>. trouvée à *Moudon* l'An 1732. \*\* nous apprend, que son ancien nom étoit *Minnodunum*. La 3<sup>me</sup>. déterrée l'An 1739. \*\*\* au *Bois de Vaux*, Campagne qui appartient à M. le Bourguemaitre *Seigneux* de

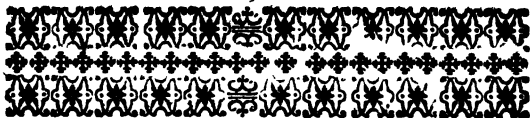
\* On verra cette Inscription tout au long, dans une Histoire générale de la Suisse, qu'on prépare depuis plusieurs années, & qui est fort avancée.

\*\* Voyez le *Merçure Suisse*, Janvier 1735. p. 80.

\*\*\* Voyez le *Journal Helv.* Juin 1739. p. 562.

de *Lausanne*, & qui ocupe vraisemblablement un coin du terrain où étoit l'ancienne Ville, nous apprend qu'elle s'apelloit *Loufanna*. Enfin la 4me., qui a été déterrée a *Zurich* cette Année, nous fait voir qu'elle s'apelloit anciennement *Turicum*, & non *Tigurum*; Nom qu'il faudra désormais relèguer dans le Pais des Fables, ou si l'on veut, dans l'*Utopie de Morus*.





## R E P O N S E

*A la Lettre de Dufrené.*

M O N S I E U R,

**L**A Lettre que vous avés pris la peine de m'écrire, m'a extrêmement surpris, & j'ai été fort touché de l'Histoire qu'elle renferme. Les sentimens que vous y faites paroître, auroient augmenté, s'il avoit été possible, l'idée avantageuse & l'estime particulière que j'avois conçue pour vous, dès que j'eus l'honneur de vous conoitre. La crainte que j'avois qu'une amitié si prompte ne fut pas de durée, m'auroit fait souhaiter, pour la cimenter d'avantage, que nous eussions pû nous voir plus long tems à Genève; mais les assurances gracieuses que vous me donés, ont dissipé ceite crainte, & me font espérer, que malgré l'éloignement, vous voudrés bien me conserver vôtre précieuse Amitié.

Un jeune Home, sans experience, & qui ne conoit encore les Matières que superficiellement, devoit vous paroître peu propre à lever vos doutes, & je n'avois pas lieu  
de

de m'attendre que vous vous adresseriez à moi, pour décider une Question, qui est du ressort des Jurisconsultes ou des Casuistes. Cependant, puisque vous souhaitez que je vous dise ma pensée, je vais le faire le plus brièvement qu'il me sera possible, mais je vous prie, de ne point regarder come une *Decision, qui doit vous servir de Règle*, des Réflexions que je hazarde uniquement, dans la vûe de vous prouver, que je ne puis rien refuser à un véritable Ami.

J'envisage le Serment come la chose la plus respectable. Nous ne devons en faire usage, que le moins qu'il nous est possible, car il est bien rare que nous puissions le faire & le violer sans crime. Si un honête Home doit garder fidèlement une simple promesse, & on ne peut pas en douter, comment pouroit il se dispenser de la tenir, après l'avoir confirmée par le Serment, c'est à dire, après s'être soumis aux plus terribles chatimens de Dieu, s'il venoit à y manquer ?

Ce n'est cependant pas la crainte de ces Chatimens, qui doit nous empêcher de violer nôtre Serment, c'est la force & la sainteté du Serment même. Les Païens, dont les sentimens ne devoient pas être aussi épurés que ceux des Chrétiens, pensoient de  
cette

cette façon : Voici ce que *Cicéron* dit là dessus.

*Jusjurandum est Afirmatio religiosa. Quod autem affirmatè, quasi Deo teste, promiseris, id tenendum est: Jam enim non ad iram Deorum, quæ nulla est, sed ad justitiam & ad fidem pertinet.*

„ Le Serment est une Afirmation religieuse. Or ce que l'on promet, & dont on prend en quelque sorte Dieu à témoin, on doit le tenir, non par la crainte de la colère des Dieux, puis qu'ils n'en ont jamais, mais, mais parceque cela depend de la justice & de la bone foi \*.

Les Idées de *Cicéron* sur le Serment, ne lui sont point particulières. Plusieurs des Anciens ont pensé à peu près come lui sur cet Article, & on pouroit en citer nombre d'Exemples. Nous trouvons même d'illustres Romains, qui ont mis en pratique ce que *Cicéron* n'a fait que de prescrire. *Regulus* entr'autres, quoique certain de perdre la vie de la manière la plus cruelle, en retournant à *Carthage*, ne laissa pas de s'y rendre, parcequ'il l'avoit promis avec Serment. Si *Regulus* eut eu moins de délicatesse, s'étant engagé envers les *Carthaginois*, qui n'étoient rien moins que religieux Observateurs de leurs Ser-

\* *Offices de Cicéron L. III. Chap. XXIX.*



mens, il auroit peut être cherché à s'aliberer du sien, en suivant cette fausse Maxime :

*Neque dedi, neque do fidem infideli cuiquam.*

Mais *Regulus*, malgré les pressantes sollicitations de ses Amis, malgré les tourmens affreux auxquels il s'atendoit, malgré qu'il eut été contraint en quelque sorte à faire ce Serment, ne balança pas un instant sur son observation, & dans tous les tems, on a applaudi à la conduite qu'il tint en cette occasion.

On étoit aussi bien éloigné de croire, que l'on put éluder un Serment, en donnant aux Paroles que l'on prononçoit un autre sens que celui qu'elles devoient naturellement avoir. Nous en avons un exemple dans la manière dont les Censeurs punirent les Chevaliers Romains \*, qui après avoir promis de rentrer dans le Camp d'*Annibal*, y rentrèrent en effet sous quelques prétextes, & se croioient ensuite quités de leur Serment. Ils furent dégradés & notés d'infamie.

F

Je

\* Selon *Polibe*, de dix Chevaliers prisonniers qui sortirent du Camp d'*Annibal*, il n'y en eut qu'un qui se croiant quitte de son Serment resta à Rome, & les 9. autres retournèrent come ils l'avoient promis. *Acilius* au contraire dit, que plusieurs se servirent de la même subtilité.

Je ne suis cependant pas du sentiment qu'il ne puisse y avoir des cas, où non seulement on peut, mais même où l'on doit ne pas tenir un Serment. Il seroit, par exemple, ridicule, de vouloir exécuter une mauvaise Action, parcequ'on en auroit fait le vœu : Ce seroit se rendre encore plus criminel. Lorsqu'on a eu le malheur de faire un Serment téméraire, le meilleur moyen d'en obtenir le pardon, est de ne pas le tenir.

Je mets une grande différence entre un Serment téméraire & un Serment forcé. Le premier est toujours criminel, au lieu que le dernier peut l'être ou ne pas l'être, selon les circonstances. S'il nous a été absolument impossible d'éviter le Serment qu'on exigeoit de nous & que nous n'eussions aucun autre moyen pour sauver notre vie, un tel Serment n'est point obligatoire & je crois que nous ne sommes point coupables ni en le faisant ni en le violant. Mais il peut y avoir des occasions, où ayant un intérêt pressant de persuader une chose en la promettant positivement, nous regardons cette promesse comme forcée, & nous lui en donnons le nom, quoique nous eussions pu nous en dispenser, soit en sacrifiant cet intérêt, soit de quelque autre manière.

Supposons un Home extrêmement avare, sur  
le

le point de perdre une partie de son bien, & n'ayant aucun autre moyen de l'éviter, qu'en faisant un Serment qu'il n'est point dans le dessein de tenir ; un tel Home, préférant en quelque sorte son argent à tout ce que l'on a de plus cher, n'hésite pas, promet solennellement, & regarde sa Promesse come un Serment forcé & non criminel. Cependant, il peut parfaitement se tromper dans bien des cas, & se rendre très coupable. Mais quand il s'agit de sauver sa vie, & que la Personne qui nous oblige à faire un Serment n'en a point le droit, nous devons regarder ce Serment come licite & point obligatoire. Pour que nôtre Serment soit valide, il faut de deux chose l'une ; ou que nôtre volonté soit libre & point forcée, ou que nous soions contrains par des personnes qui en ont le droit. *Regulus*, dont je viens de parler, étoit du nombre de ces derniers. Les *Carthaginois*, suivant les Loix de la Guerre, avoient aquis sur lui un droit & pouvoient l'obliger à promettre de revenir ; ainsi, quoique son Serment n'eut pas été volontaire, il n'en étoit pas moins obligatoire.

*M. Pomponius*, Tribun du Peuple Romain, n'étoit pas dans le même cas. Il avoit intenté Action, contre *L. Manlius*, qui avoit conservé la Dictature quelques jours

au delà du terme prescrit ; & il joignoit à cette acufation, celle d'user de dureté envers *Titus* son Fils. *Titus* aiant appris, que *Manlius* poursuivoit son Père, vint le trouver & demande à lui parler en secret. Etant seul avec lui, il le menaça de le tuer sur le champ, s'il ne se délistoit de ses poursuites. *Manlius* éfraié des menaces de ce jeune Homme, le lui jura, & se crût obligé de garder son Serment. Je crois cependant, que ce Serment étoit nul. *Titus* n'avoit aucun droit sur *Manlius*, & le Serment de ce dernier n'étoit point volontaire.

Vous devés juger, Monsieur, par la façon dont je pense sur le Serment de *Manlius*, ce que je dois penser du vôtre. Non seulement, il ne me paroît point obligatoire, mais je le crois encore très innocent. Le premier de nos Devoirs naturels, est de conserver nôtre vie, autant qu'il peut dépendre de nous. Nous avons même le droit de tuer un injuste Agresseur, qui chercheroit à nous la ravir. Si donc nous pouvons, dans ce cas là, ôter la vie à un Homme sans crime, à plus forte raison pouvons nous prononcer des paroles, qui n'ont de sens, qu'autant qu'elles sont libres & volontaires. C'est là le sentiment des Jurisconsultes & en particulier des célèbres *Grotius* & *Puffendorf*. Ce der-

dernier dit expressement Lib IV. Ch. 2. §. 8.

*Jurans minimè obligatur ubi metus injustus impedit consensum deliberatum & liberum.*

Nous voions dans le Droit Eclésiastique de *Boëhmer*, L. I. Tit. LX. § IV. qu'il regarde aussi come absolument nuls de droit, tout Serment extorqué par violence. Les Papes eux mêmes l'envisageoient ainsi. *Grégoire VII.* ne crût point l'Evêque de *Laodicee* obligé de garder le Serment qu'il avoit fait au Comte *Arnulphe*, de ne pas reclamer le bien dont il l'avoit dépouillé. *Quia nefandissima coactione juravit.*

Je pourois ajouter nombre d'exemples de Theologiens de l'une & l'autre Comunion, qui ont pensé de la même manière, mais je cróis qu'en voila assez pour lever tous vos scrupules & ceux de Melle de *Lussi*. Il me reste à présent à vous feliciter d'avance l'un & l'autre sur le bonheur dont vous allés jouir. Il vous fera d'autant plus sensible, Monsieur, qu'il a été précédé de bien des disgraces. Je souhaite de tout mon cœur, que la satisfaction que vous gouterés soit de longue durée, & vous dédomage amplement de tout ce que vous avés souffert.

J'ai l'honneur d'être &c.

D \* \* \*. *Fils.*



**L**A République des Lettres a perdu le Ier. jour de cette Année Mr. JEAN BERNOULLI, Prof. dans l'Université de Bâle, Membre de diverses Académies Royales & l'un des premiers Mathématiciens de son Siècle. Il étoit né le 26. Juillet 1667. Nous donerons le Mois prochain un Abrégé de sa Vie, & nous indiquerons ses principaux Ouvrages. En attendant nous placerons ici une Epitaphe qui nous a été envoiée pour ce Grand Home.

Quoi! le Grand Bernoulli git dedans ce Tombeau!  
 Cet Esprit pénétrant, ce raïonnant Flambeau,  
 Philosophe excellent, Géométre sublime,  
 Qui de tant de Savans s'est captivé l'estime;  
 Non, ce n'est point ici que l'on doit le chercher,  
 Ses Ouvrages, \* ses Fils le savent renfermer.  
 C'est là qu'il brille encor d'une gloire éternelle:  
 Le Savant ne meurt point, sa vie est immortelle.

B. le 6. Janv. R.

\* Messieurs Daniel & Jean Bernoulli, tous deux Professeurs, & dignes Héritiers, de toute la Science paternelle.

EPITRE d'une jeune Veuve à Mr. Van  
Haaren.

**P**eut être le Public va rire,  
Mais aussi l'on me pousse à bout ;  
Femme qu'on sache sait écrire,  
Van Haaren, il faut Vous dire tout.  
La règle veut que l'on s'explique,  
A se taire on ne gagne rien,  
Il est de droit & de pratique,  
Que chacun défende son Bien.

Quoi donc, parce qu'en Angleterre,  
On voudroit garder Cap-Breton,  
Je verrai Haaren, & la Guerre,  
Venir dépeupler ce Canton ?  
Je verrai moi, d'un œil tranquile,  
Enroler tous nos Habits gris, \*  
Pour demeurer dans cette Ville,  
Seule avec quelques vieux Maris ?

A d'autres, Messieurs, sur mon Ame,  
La chose est mal de point en point,  
Non, l'Homme appartient à la Femme,  
Allez, & Vous n'en aurez point.

Hé

\* L'Uniforme de Berne.

He bien ! Que vôtres Anglois revêche,  
 Garde Cap Breton, je n'empêche ;  
 Chacun ici joue son jeu.  
 Mais connoissant ce que nous sommes,  
 Nous tâchons de garder nos Homes,  
 Il n'en est déjà que trop peu.

Va - t'on au Bal ou au Spectacle ;  
 Qui ne sait ce qu'un Home vaut ?  
 Ce n'est déjà que par miracle,  
 Que nous trouvons ce qu'il en faut.  
 Mais ce sont là des bagatelles,  
 Il reste bien un autre soin,  
 Qui donc épousera nos Belles,  
 Quand nos Epouseurs seront loin ?

En conscience, un Home sage,  
 Pourra t'il prétendre jamais,  
 Que toute Veuve de mon âge,  
 Reste Veuve jusqu'à la Paix ;  
 Et jusques là dans sa Retraite,  
 S'amuse pendant tout l'Eté,  
 A chercher dans quelque Gazette,  
 Le nom de son Amant tué ?

Point de Leveés, je m'y oppose,  
 S'il faut le dire encore un coup,  
 Le Cap Breton m'est peu de chose  
 Et nos Homes me sont beaucoup.  
 Quoi qu'en dise Folard, la Guerre



N'est point le métier d'un Chrétien,  
 Nous vivons si peu sur la Terre,  
 Du moins, faut-il y vivre bien.

Il est vrai, on ne peut le taire  
 La Guerre est l'Ecole de Mars;  
 Mais mon Dieu qu'avons nous à faire,  
 Des Alexandres, des Cézars.  
 L'on fait rire, chanter & boire,  
 Sans nul besoin d'être Héros,  
 Et ces Chercheurs de belle Gloire,  
 Ne feront jamais de vieux Os.

Pour venir danser à nos Fêtes,  
 Ah ! vraiment il feroit beau voir,  
 Des Homes sans Bras & sans Têtes,  
 Naïant point ce qu'on doit avoir.  
 Il nous faut des Homes en vie,  
 Et non de mutilés Guerriers,  
 Nous verrons toujours sans envie,  
 Leurs Béquilles & leurs Lauriers.

Et puis ces Homes, à quel usage ?  
 Pour faire la Guerre aux François.  
 Eh ! s'il vous plait, est on bien sage ?  
 Avec eux nous sommes en paix.  
 Le François aimable & comode,  
 Fut toujours de nos Favoris,  
 Est il Coëfure, Ruban, Mode,  
 Qui ne nous viennent de Paris.

*Ainsi rompus avec la France,  
 Non les Femmes n'en feront rien :  
 Il n'est pas dans l'ordre je pense,  
 Qu'on rende le mal pour le bien,  
 Pourquoi, au péril de nos Têtes,  
 Chercher mille Biens superflus ?  
 Hélas ! Que servent les Conquêtes  
 Aux Conquerans qui ne sont plus !*

*Van Haaren, tu peux tout prétendre,  
 Mais croi moi, laisse nos Soldats,  
 Et porte aux Plaines de la Flandre,  
 L'heureux repos de nos Climats.  
 La Paix doit être ton Ouvrage, \*  
 Calme l'Univers alarmé,  
 Nous t'aimerons tous d'avantage,  
 Car tu es né pour être aimé.*

\* Allusion au Congrès d'Aix la Chapelle, dont M. Van Haaren est l'un des Plénipotentiaires.





## REPONSE

D'un Officier Suisse aux Vers précédens.

**V**euve dont le charmant langage,  
Fait l'éloge de nos Climats,  
Vous à qui je rendrois hommage,  
Si je conoissois vos apas.

Blâmant de Haren les Levées,  
Vous voules que tous nos Guerriers,  
Laiissant l'esper de leurs Trophées,  
Changent en Mirthes leurs Lauriers.

Hercule filant près d'Omphale,  
Perdit le fruit de ses travaux  
La Volupté qui le ravale  
Eclipse à mes yeux le Héros.

Vénus, ainsi que vous aimable,  
Pour Mars quitoit son Adonis;  
Dans le Vrai, come dans la Fable,  
Le Courage est toujours son prix.

Jadis, par plus d'une Victoire,  
Le Suisse a prouvé sa valeur,  
Invités, ce jour, par la Gloire,  
Courons aux sentiers de l'Honneur.

*De la Nation Helvétique*

*Laisse signaler les Travaux,*

*Deja la Liberté publique*

*Deploie en tous lieux ses Drapeaux.*

*Des Armes condamner l'usage,*

*Pour vivre au gré de ses desirs,*

*C'est par la route des plaisirs,*

*Vouloir tomber dans l'Esclavage.*

*Tandis que le Guerrier s'endort,*

*L'Ennemi peut faire un effort,*

*Le bruit des Chaines nous réveille,*

*Si la Volupté nous endort.*

*J'en conviens, un Bras, une Cuisse,*

*Peuvent se perdre à ce Metier,*

*Par bonheur la moitié d'un Suisse,*

*Vaut presque un François tout entier.*

*Par l'Esprit, par le badinage,*

*Le François l'emporte sur nous,*

*Mais en vigueur, en vrai courage,*

*Nous le disputerons à tous.*

*Le François galant & poli,*

*Pour nous plaire n'a qu'à paroître,*

*Je le veux bien pour mon Ami,*

*Je ne le veux pas pour mon Maître.*

La France eût jadis des Turènes  
Dont elle vante les exploits,  
Mais les Malborougs les Eugènes  
L'ont fait trembler plus d'une fois.

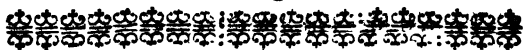
Amînte laissés nous combatre  
Sous les Drapeaux de nos Amis ;  
Vous aurés toujours des Maris ,  
Un Héros en vaut plus de quatre.

Les Alexandres les Césars ,  
Ont été tels que nous le fomes ,  
Demi-Dieux dans le Champ de Mars ,  
Et près d'Iris plus que des Homes.

Marchant de Conquête en Conquête,  
A vaincre ils trouvoient leur bonheur :  
Pour un Suisse plein de valeur,  
Châque Combat est une Fête.

Lorsque dans l'Europe alarmée  
Nous vertons revenir la Paix,  
Alors au gre de vos souhaits,  
Vous feres tendrement aimée.





VERS attribués à Mr. de Voltaire pour  
M. Van-Haren.

**D**Emosthène en Conseil, & Pindare au  
Parnasse,

L'auguste Vérité marche devant tes pas :  
Tirtee \* a dans ton sein répandu son audace ,  
Et tu tiens la Trompette, Organe des Combats.  
Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage.  
Né pour la Liberté, tu penses en Héros.  
Moi qui nâquit Sujet, je dois penser en Sage ,  
Qui vit obscurément s'il veut vivre en repos,  
Nôtre Esprit est conforme aux Lieux qui l'ont vu  
naître,

A Rome on est Esclave, à Londres Citôien.  
La grandeur du Batave est de vivre sans Maître,  
Et mon premier Devoir est de servir le mien.

\* Poëte Athénien qui comanda les Troupes de Lacédemone, & qui remporta des Victoires.



Le Jet d'eau , & le Ruiffeau.

F A B L E.

**D**U milieu d'un riant Parterre  
S'élançoit un Jet d'eau fougueux,  
Qui sortant brusquement de terre  
Sembloit vouloir atteindre aux Cieux.

Du haut des airs que rafraichit son onde,  
Ce Jet d'eau vit un tranquile Ruisseau,

Qui sans bruis promenant son eau;  
Rendoit une Prairie agreable & féconde.

Un mouvement d'envie & de dépit,  
De nôtre Jet d'eau se saisit,  
Et lui fit tout à coup proferer ces paroles :

Chetif Ruisseau, qui dans ton lit  
Sans cesse emprisoné n'arrose que des Saules,  
N'humecte qu'un simple gazon,  
Ou tout au plus quelques fleurs sans renom,  
Regarde moi, moi qui de la Nature  
Sans contredit suis l'admiration.

Mesure, si tu peux, mon élévation :  
Vois mes flots argentés que cent perles couronnent :  
Vois tous ces Curieux qui de près m'environent.

Eh! bien oui, je vois tout cela,  
Mais, Monsieur le Jet - d'eau, qu'insérez vous  
de là,

Que sur moi vous avez un droit de préférence ?

Hélas! Si nous discussions bien  
Et vôtre merite & le mien,

Je ne sai qui des deux auroit la préférence :  
Je fais le bien, & le fais sans éfort.

Je suis en le faisant ma pente naturelle :

Toi, sans cess, il te faut une force nouvelle,  
Qui te soutienne, & tu malis d'abord,  
Sitot que l'art cesse de te contraindre :

Qui de nous deux a plus à craindre ?

## EPIGRAMME.

**D**ans un chemin fut mis en sentinelle,  
 Un Soldat Suisse, à qui fut ordonné,  
 De ne souffrir, par le lieu conigné,  
 Passer aucun, fut ce Mâle ou Femelle.  
 Un Prêtre vint, qui soudain arrêté,  
 Dit : Le Bon Dieu dans mes mains est porté  
 Vers un Malade ; il faut bien que je passe.  
 Vous porter Dieu, dit il, c'est autre cas,  
 Et c'est raison que passage on lui fasse,  
 Mais vous, Monsieur, vous ne passerez pas.



## T A B L E.

<i>R</i> eflexions sur la Présence de Dieu.	3
Lettre aux Editeurs sur leur Journal.	19
Extrait de M. Hagenbuch, sur diverses Inscriptions.	54
Explication d'une Inscript. découverte l'Année dernière à Zurich, par le même.	62
Réponse à la Lettre de Dufrené.	78
Epitaphe de M. Jean Bernoulli.	86
Vers d'une jeune Dame de Suisse à M. Van Haren	87
Réponse d'un Officier au Vers précédens.	91
Vers à M. Van Haren, attribués à Voltaire.	95
Le Jet d'eau & le Ruisseau, Fable.	95
Epigramme.	96

## ERRATA de Décembre.

Pag. 496 L. 25. Peuples, lisés, Peuplades.